

PIERRE VALDELIÈVRE

Le Poème du Vent

POÈMES



Dessins à la plume de FRANCE LAMBERT

« La qualité de poète est indélébile; l'homme qui est cela sera toujours cela pardessus toute autre chose, et avant toute autre chose. »

Th. DE BANVILLE,

Le « National », août 1875.



COLLECTION "LA CARAVELLE"

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout — PARIS

1937

Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Pevenez, savauez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non. penser!

et. De Lamartine.

Et, surtout, que le vent emporte mes paroles!
Charles Cros.

" Le vent se lève! ...

Il faut tenter de vivre! "

Paul Valéry.

La lumière, la tristesse, le vent existeraient-ils
sans les mots de notre langage? et n'y aurait-il pas, à
leur place, que des vibrations, des choc d'atomes, des
moments indétachables de nos sens, des nuages fuyant sous
le ciel, des arbres gémissants, un souffle de l'air,
disparus aussitôt qu'apparus, n'apparaissent pas même?

Lucie Parain.

Je n'ai pas

de goût pour les lénies
Et je songe trop à vivre
Et je pense trop aux gens
Pour être toujours content
Et n'écrire que du vent.

D. Tourn.

Que le vent qui gémit, le ruisseau qui saepe
Que les parfums légers de ton air embaumé
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
C'est dire " Il m'aime "

de Lamartine.

" De la poésie je désais maintenant qu'elle est,
je crois, le sacrifice de nos mots aux victimes "

J. Bataille.

LE POEME DU VENT

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

- LES HEURES ÉMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.
LA TERRE (1935) Edit illust. La Caravelle Paris
CROQUIS D'ALGERIE (1936). Edit illust La Caravelle Paris

PROSE

- LES BAGNES D'ALLEMAGNE : *Souvenirs de captivité* (1920)-
Edition L. Danel, Lille.
UNE « RÉCAPPÉE » : M^{me} D'HOËST-DENTANT, HÉROINE LIL-
LOISE (1930). Edition du Mercure de Flandre, Lille.
LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE (1933). Edition La Caravelle,
Paris.
UN GARS DE FLANDRE (1934). Edit. illustrée La Caravelle,
Paris.

THÉÂTRE

- LA VOCATION DE TÉNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition
du Mercure de Flandre, Lille.
LE DICT DE JACQUEMANS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932),
Edition La Caravelle, Paris.
LE NID DÉSSERTÉ, 3 actes en prose (1933). Edition G. Frère,
Tourcoing.
LA MORT DU ROI MURAT, 3 actes en vers (1933). Edition
La Caravelle, Paris.
LE MIRACLE DE LA TREILLE, 2 actes en vers (1934). Edition
La Caravelle Paris
LE JEU DE SAINT NICOLAS, 1 acte en vers (1935) La Caravelle

PIERRE VALDELIÈVRE

Le Poème du Vent

POÈMES



Dessins à la plume de France LAMBERT

« La qualité de poète est indélébile; l'homme qui est cela sera toujours cela pardessus toute autre chose, et avant toute autre chose. »

Th. DE BANVILLE,

Le « National », août 1875.



COLLECTION "LA CARAVELLE"

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout — PARIS

1937

*Il a été tiré de cet ouvrage
2 exemplaires H.C. sur Japon Impérial*

*Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés
pour tous pays sans exception.*

BEDEDICITE OMNES SPIRITVS DEI, DOMINO* :
LAVDATE ET SVPEREXALTATE EVM IN SAECVLA.

Daniel. Cant. III. 6.

VENTS ET -SOUFFLES DE DIEU, BÉNISSEZ TOUS LE
SEIGNEUR*, LOUEZ-LE, ET RELEVEZ SA SOUVE-
RAINE GRANDEUR DANS TOUS LES SIÈCLES.

Cantique de Daniel, Chap. III. 6.

Traduit par LE MAISTRE DE SACY.

Il y a quelqu'un derrière l'horizon, quelqu'un de terrible, le vent.

Le vent, c'est-à-dire cette populace de titans... l'immense canaille de l'ombre.

... Les vents courent, volent, s'abattent, finissent, recommencent, planent, sifflent, mugissent, rient; frénétiques, lascifs, effrénés, prenant leurs aises sur la vague irascible. Ces hurleurs ont une harmonie. Ils font tout le ciel sonore. Ils soufflent dans la nuée comme dans un cuivre, ils embouchent l'espace, et ils chantent dans l'infini avec toutes les voix amalgamées des clairons, des buccins, des olifants, des bugles et des trompettes, une sorte de fanfare prométhéenne.

Les Travailleurs de la Mer.

V. HUGO,



Et lorsque le vent souffle à travers monts ou plaine



A MISTRAL

Salut à toi Mistral, dont le verbe enchanté
Se déroulant au long de strophes musicales,
Où résonne en plein air la langue des cigales,
T'a fait entrer vivant dans l'immortalité !

Toi qui sus égaler les gloires les plus grandes,
Habile à balancer entre les rimes d'or
Une large pensée ouverte pour l'essor,
Et riche des splendeurs des naïves légendes !

On sent parmi tes vers tout le suc du terroir,
Les oliviers en fleurs et les mas de Provence,
La Crau que le soleil sèche et brûle en silence,
Et les roseaux bruyants que le vent fait mouvoir.

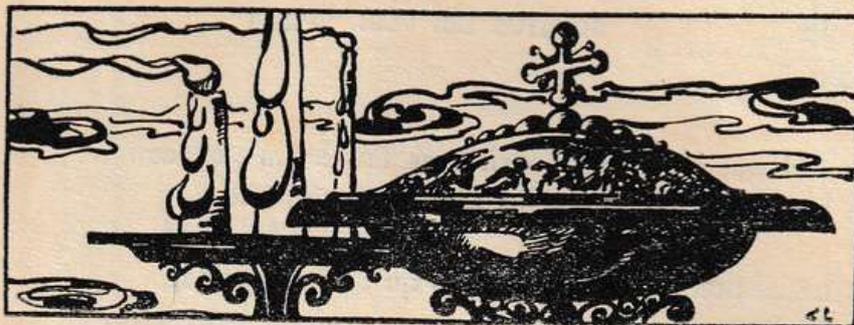
Ton nom même est celui du souffle magnifique
Qui descend en grondant d'impétuosité
Le long de la vallée où coule avec fierté
Le Rhône, dont tes vers ont fait un fleuve épique

Le mistral déchaîné, capable de briser
Tout ce qui tenterait de lui barrer la route,
Maître de la Camargue, et tyran qu'on redoute,
Ainsi que le marin craint et fuit l'alizé :

Tel tu parais parmi les poètes de France,
Maniant sans effort ton verbe coloré,
Lyrique, et cependant habile à mesurer
L'envol des mots ailés, dans leur magnificence.

Et lorsque devant nous on parle du mistral
Qui dévale en sifflant du fond de la vallée,
Ton image à l'instant à la sienne supplée,
Et c'est à toi qu'on pense, ô Poète Mistral.





SPIRITUS UBI VULT SPIRAT

« Spiritus Domini replevit orbem terrarum. »
Introit de la Pentecôte.

Parmi tout l'univers, l'Esprit souffle où il veut :
L'Esprit-Saint c'est le souffle, et sa divine haleine
Par le monde flottant, verse une paix sereine
Sur le cœur attendri qui frissonne et s'émeut.

Ce souffle porte en lui le don de poésie,
La passion du rythme et le besoin du beau,

Tel que nul pour courir vers un destin nouveau
Ne s'en peut affranchir sans une apostasie.

Et ce don est en moi depuis qu'on m'apporta,
Moi nouveau-né d'un jour, au bord du baptistère,
Et que le prêtre, avec l'onction du mystère
M'a soufflé sur le front en disant EFFETA ! (1)

Ce souffle a pénétré mon âme avec la grâce,
Et depuis ce jour-là je sens qu'il vit en moi
Dans un enthousiasme exubérant de foi.
Dont l'ardeur a bravé les âges et l'espace.

Parfois avec tumulte il circule en mon sang
Par bonds désordonnés dont l'assaut bat mes tempes,
D'autres fois on dirait la flamme d'une lampe
Qui dans l'air d'un beau soir vacille en pâlisant.

Je mets à le garder, toute ma vigilance,
Ce souffle créateur de l'inspiration,
Je le retiens captif avec précaution,
Sachant ce que serait la vie en son absence.

(1) *Quod est aperire*, c'est-à-dire Ouvre-toi.

Jusqu'au dernier moment de mes jours à venir
Je veux le conserver pur en son origine,
Et lorsqu'il sortira, vibrant, de ma poitrine,
Je ne l'exhalerai qu'en mon dernier soupir





LA CHANSON DU VENT

La lumière du jour c'est le regard de Dieu,
Mais le vent c'est son souffle épandu sur le monde,
Sa respiration vigoureuse et profonde,
Parmi l'immensité qui gît sous le ciel bleu.
Et lorsque le vent souffle à travers monts ou plaine,
Il chante sa chanson à qui l'entend passer.
— Croisez bien vos fichus de laine,
Enfants, car le vent est glacé !

« Je suis le mouvement qui jamais ne s'arrête,
Je m'élançe d'un bout du monde à l'autre bout,
Toujours droit devant moi je m'en vais n'importe où :
On m'aime haleine fraîche, on me maudit tempête.
Et lorsque j'ai fini c'est pour recommencer
Une ronde sans fin, le ciel est mon arène.
— Gardez-vous de ce vent glacé,
Croisez bien vos fichus de laine !

« Je suis le vent du sud qui sur le sable ardent
S'est échauffé parmi les effluves d'Afrique,
Le vent d'ouest chargé du sel de l'Atlantique,
Le noroît qui descend des pôles en grondant ;
Des quatre coins du ciel tour à tour je déchaîne
Mes coursiers qui dans l'air sont prêts à s'élancer.
— Croisez bien vos fichus de laine,
Enfants, car le vent est glacé !

« Je suis le vent d'été, je suis la brise fraîche,
Ou bien le siroco, le simoun, le mistral.
Je me fais tour à tour brûlant ou glacial,
Et mon puissant caprice assainit ou dessèche,
Et je sais à mon gré briser et renverser,
Ou soupirer sans bruit d'une mourante haleine.
— Gardez-vous de ce vent glacé,
Croisez bien vos fichus de laine !

« C'est moi qui fais tourner si gaîment les moulins,
C'est moi qui vers le large enfle les voiles blanches,
Et qui fais balancer les feuilles sur les branches
Lorsque les soirs d'automne ont de si beaux déclin,
Et je trace une ride au bord de la fontaine
Pour faire hésiter l'eau qui va se déverser.

— Croisez bien vos fichus de laine,
Enfants, car le vent est glacé !

« Je porte avec respect à travers les espaces,
Travail mystérieux des fécondations,
Tous les pollens secrets pour les créations,
Qui par les nuits d'été fébrilement s'amassent,
Si bien que sur mon aile en se laissant bercer
A travers l'univers chaque chose s'enchaîne.

— Gardez-vous de ce vent glacé,
Croisez bien vos fichus de laine !

« C'est moi qu'il fait briser au bord de ses pipeaux
Lorsque le pâtre souffle en sa flûte champêtre,
Et que l'air en des bois inégaux s'enchevêtre;
C'est moi qui fais frémir et claquer les drapeaux
Lorsque les régiments défilent par la plaine
De leur pas martial durement cadencé.

— Croisez bien vos fichus de laine,
Enfants, car le vent est glacé.

« L'homme a domestiqué ma force et ma matière,
Dans le feu rougeoyant des forges m'a conduit,
Et m'a forcé docile à souffler dans le bruit;
Mais il m'a fait aussi servir pour la prière,
Et dans l'orgue, à l'église, a contraint de passer
Pour la gloire de Dieu, ma plus chantante haleine. »
— Croisez bien vos fichus de laine,
Enfants car le vent est glacé !





LE VENT DANS LES ROSEAUX

Le long des watergangs de nos plaines de Flandre
Les roseaux inclinés frissonnent sous le vent,
Et c'est comme une voix que l'on croirait entendre
Au milieu des joncs verts qui vont se soulevant.
C'est comme une chanson monotone et plaintive
Qui se déroule au gré des rameaux balancés
Et traîne lentement tout au long de la rive
Parmi les frisselis des grands osiers froissés :
Et j'ai souvent prêté l'oreille à leur musique

Pour chercher à saisir les mots qui s'envolaient,
Mots chantants et berceurs d'un langage mystique;
Mais tous ces bruits confus et secrets me troublaient
Car je pensais entendre une voix qui ricane
Moduler doucement sur un rythme moqueur :
« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne ! »,
Parmi les roseaux verts qui chantonnaient en chœur.





VENT D'HIVER

Oh, qu'il est dur et froid,
Qu'il est sec et brutal,
Ce vent d'hiver qui met en désarroi,
Qui coupe et vous fait mal !
Entends-le miauler au long des avenues,
Claquer et rebondir aux arêtes des toits,
Et s'acharner contre les branches nues.
Il fait voler la poussière avec lui,
La poussière aveuglante
En masse turbulente
Qui cingle et cuit.

C'est un tyran
Et rien ne lui résiste :
Avec sa chanson triste
Il s'impose et partout pénètre en conquérant.
Ramène bien sur ta poitrine
Ta longue écharpe de fourrure
Bien chaude,
Dont le bout en flottant te taquine,
Et garde-toi de la morsure
Du vent qui rôde
En cette saison dure.

Sais-tu, lorsque j'entends gronder cette bourrasque,
A quoi je pense ?
Je songe en mon esprit fantasque
Aux garous, aux cerviers qui veillent dans la nuit,
Lutins et farfadets qui conduisent la danse
A grand bruit
Lorsque sonne minuit ;
Et je songe aux âmes souffrantes
Qui se lamentent
Et qui pleurent dans l'abandon
Mendiant le pardon
En plaintes angoissantes !

Ce vent du Nord
Me glace jusqu'au cœur,
On dirait qu'il pénètre
Et me mord
Dans le plus profond de mon être,
Et j'ai peur...
Vite, rentrons nous abriter,
Viens nous blottir auprès de l'âtre
Où sur la bûche rouge une flamme folâtre
Se joue à s'élaner et puis à se rabattre
Et danse avec agilité !

Nous fermerons la porte
Nous clôturerons la fenêtre
Afin que le vent ne pénètre,
Et s'il rôde en pleurant sur le seuil,
Misère et deuil,
Qu'importe !
La lueur du foyer dissipe la frayeur,
Et parmi la douce chaleur
On rit du vent du Nord
Qui par la plaine
Dehors
Fait rage et se déchaîne !



LE SIFFLEUR

Chianthe sait siffler : c'est merveille de voir
Comme il peut, en tenant ses lèvres entr'ouvertes,
Briser l'air sur ses dents, et sans presque mouvoir,
Le faire voltiger en des trilles alertes.
Il a tant exercé ce talent curieux,
En s'appliquant aux bruits qu'il voulait reproduire,
Que maintenant, expert, d'un souffle gracieux,
Il imite les chants d'oiseaux pour les séduire.
Il sait faire le cri de grive ou de pinson,

Il sait siffler le chant de merle ou d'alouette,
Du rossignol il sait la plus belle chanson,
Et contrefait l'appel de caille ou de fauvette.
Aussi va-t-il souvent s'asseoir dans la forêt
Seul et sans bruit dans l'herbe au bord d'une clairière:
Et là très doucement, d'un sifflement discret,
Il module son souffle en rythme de mystère.
Alors, suivant l'appel qui de loin les conduit,
Tous les oiseaux du bois viennent à tire d'aile,
Et perchés à l'entour conversent avec lui,
En répondant joyeux au cri qui les appelle.





GRISERIE DE VITESSE

La machine halète au long des routes blanches
Entre les deux rideaux des arbres qui se penchent
Jusqu'à se réunir là-bas dans le lointain;
Et le moteur nerveux qu'une étincelle agite,
En un cycle infernal qui tourne sans limite,
Entraîne à grand fracas l'homme vers son destin.

C'est un emportement, c'est comme une folie,
Qui pour les élaner à corps perdu, délire
Des caïales d'acier dans l'espace infini :
Regardez-les bondir, spectacle qui fascine,
Dans une frénésie où l'homme, à la machine,
Centaure monstrueux, sans frayeur s'est uni.

Plus vite ! Encor plus vite !
Plus loin, encor plus loin !
C'est une invite,
C'est un besoin !

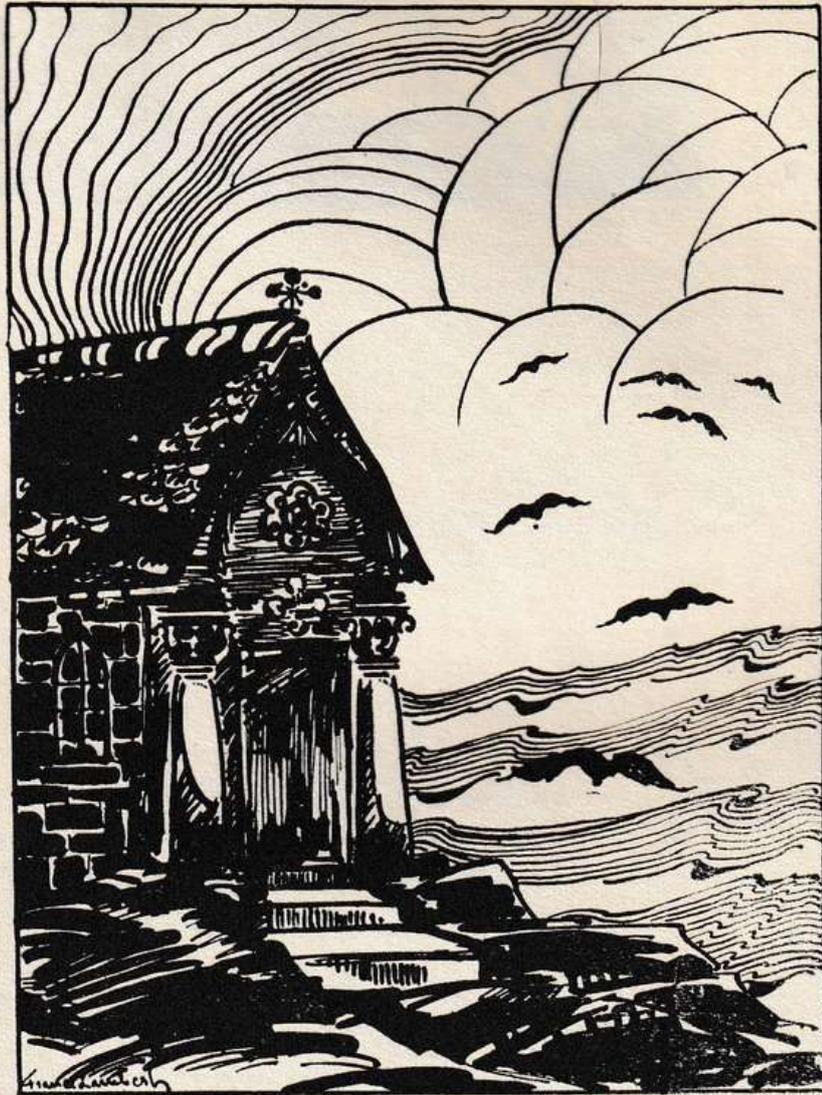
Et l'homme, dos courbé, vibrant, les dents serrées,
A travers les vallons, les monts et les contrées
Passe, cheveux au vent, et tout l'être tendu.
La vitesse le fouette et sa face est vermeille,
Cependant que l'air vif résonne à son oreille
Et lui fait mesurer son effort éperdu.

Plus rien n'existe alors devant cette vitesse
Qui vous empoigne un homme, et c'est comme une ivresse
Qui brûle dans le sang, qui l'a voulu goûter :
Celui-là seulement en sait la jouissance
Qui l'ayant essayée, a subi sa puissance
Et connu les degrés de cette volupté.

Oh ! sentir sur son front l'air qui passe en rafale
Et vous donne en courant sa caresse brutale,
Se saturer d'air vif, ouvrir sa bouche au vent,
Et jusques à l'excès s'en gonfler la poitrine !
Un bien-être instinctif s'impose et vous domine,
Et l'on se sent alors plus fort et plus vivant.

On songe en cet instant aux frileux pitoyables
Qui traînent près du feu leurs fauteuils et leurs tables,
Et se terrent transis, grelottants et glacés ;
Et pour que les coulis jusque-là ne pénètrent,
Ils veillent avec soin aux joints de leurs fenêtres :
Et saisi de pitié, on dit : Les insensés !





Pauvre et simple chapelle au profil solitaire



LA CHAPELLE SUR LA FALAISE

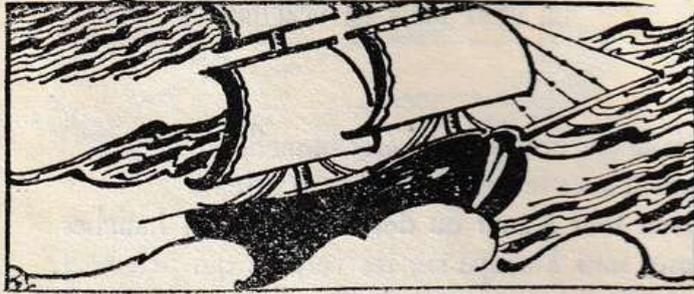
Pauvre et simple chapelle au profil solitaire :
Contre le vent du large un long toit surbaissé
L'abrite vers la mer, et l'auvent ramassé
Protège l'huis de bois qui s'ouvre vers la terre.

J'y suis monté ce soir, et dans le sanctuaire
J'ai prié, dans mes mains courbant mon front lassé,
Cependant qu'au dehors on entendait passer
Et frapper à grands coups la bourrasque en colère :

Les vitraux frémissaient dans leur gaine de plomb,
Les barques ex-voto tremblaient sur leur aplomb,
Dans les vases vibraient les fleurs de porcelaine;

Et sur le seuil usé le vent qui pénétrait
Pour scander l'oraison gémissait sans arrêt,
Et pleurait doucement ainsi qu'une âme en peine.





LE VENT DANS LA VOILURE

Là-bas en haute mer, un beau navire passe
Et glisse doucement toutes voiles dehors :
Sa mâture sans bruit oscille dans l'espace
Et depuis l'artimon jusques au boute-hors
Tout un fréuissement court au long de son corps.

On n'entend que le vent siffler dans les cordages
En un miaulement qui gémit sans arrêt
Semblable à la rumeur qui sort d'une forêt,
Et le bruit de la mer qui le long des bordages
Eclabousse d'écume et cherche à se cabrer.

O le joli décor des belles voiles blanches
Qui tendent sous le vent leur poitrail arrondi
Et donnent tour à tour ou des flancs ou des hanches
Pour peser sans à-coups sur les vergues qui penchent,
Et miroiter aux feux du soleil de midi !

On dirait qu'il comprend sa beauté, ce navire,
Et que dans son allure il a de la fierté,
Tel un cygne qui nage empreint de majesté,
Et sur l'onde d'un lac, lorsqu'il va, vient et vire,
Exhale malgré lui l'orgueil de sa beauté.

Regardez le grément s'incliner sous la brise
En un geste de race élégant et discret;
Malgré l'immensité, malgré le vent qui grise,
Ce calme bâtiment possède sa maîtrise,
Et s'il fallait lutter on sent qu'il est tout prêt.

Et sous le pied des mâts, au fond de la carène
Tout craque sous l'effort de ces bonds en avant :
Depuis le grand hunier jusqu'au mât de misaine
La membrure tressaille au souffle qui l'entraîne,
Et l'on entend gémir chaque saute de vent.





VISION D'EZECHIEL

Livre d'Echéziel.
Chap. XXXVII, versets 1 à 10

Près du fleuve Chobar, sous ma captivité,
Dans une vision je me vis emporté,
Moi, le fils de Buzi, Ezéchiél prophète,
En une grande plaine isolée et muette
Où des os desséchés gisaient tout à l'entour;
Et leur immense nombre emplissait ce séjour.
Lors le Seigneur me dit (Je l'écris en mon livre) :

« Fils de l'homme, crois-tu que ces os puissent vivre? »
Et moi calme et soumis : « Mon Dieu vous le savez !
— Lors, dit-il, prophétise : Os arides, vivez,
Car le souffle de Dieu parmi vous va descendre.
Vous êtes pour l'instant desséchés comme cendre,
Mais vous allez bientôt vous recouvrir de chairs,
Et sur vous vont pousser des muscles et des nerfs. »
Je prophétisai donc confiant et docile,
Et tandis que ma voix sur la plaine stérile
Parlait au nom du Ciel, un mouvement se fit,
Et parmi tous ces os on entendit un bruit :
Ils bougèrent, cherchant l'un l'autre leur jointure,
Et je vis que les chairs bâtissaient leur structure
Sur qui croissait la peau s'étendant sans effort.
Mais l'esprit cependant n'y vivait point encor.
Et voici qu'à nouveau Dieu me dit : « Prophétise,
Prophétise à l'esprit, c'est moi qui t'autorise,
Et dis : Debout Esprit ! Souffle des quatre vents
Du Nord jusqu'au Midi, des Couchants aux Levants,
Et souffle sur ces morts pour que ces morts revivent ! »
Et je prophétisai ces paroles craintives
Qui s'en furent emplir la plaine du repos.
Et l'esprit à l'instant pénétra dans ces os,
Ils devinrent vivants, animés et splendides
Et formèrent debout des bataillons solides

Qui remplirent la plaine où les os desséchés
Pêle-mêle gisaient avant d'être touchés.

C'est ainsi que j'ai vu, malgré mon ignorance,
Moi, le fils de Buzi, quelle était la puissance,
Malgré l'aridité désolante du lieu,
Du souffle créateur sortant du sein de Dieu.





AU BORD DES NIDS

Exilit inde volans gens plumea læta per auras
Aera concutiens pennis crepitante volatu.

DRACONTIUS (de Deo. ch. I.)

Hier dans la forêt, tapi sous le feuillage,
J'ai saisi des propos, étrange babillage,
Que tenaient les oiseaux perchés au bord des nids,
Et leur caquet, parmi les bruits indéfinis
Qui vont sous le couvert de la forêt tranquille,
Dans l'ombre, dominait de sa rumeur subtile.
Et j'ai vu les oiseaux parler à leurs petits
Dans le duvet moelleux frileusement blottis :

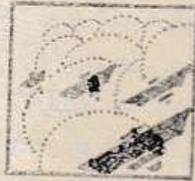
« Allons, voici que sur vos ailes
De belles plumes ont poussé,
Dont les feux au soleil ruissellent.
Le temps n'est plus de vous bercer
Au long du jour parmi les branches
Qui sous la brise, mollement
Du matin jusqu'au soir se penchent ;
Vous grandissez, c'est le moment
D'apprendre à voler dans l'espace.
Jetez les yeux autour de vous :
Aussi loin que votre œil embrasse,
Partout, au-dessus, au-dessous,
L'immensité s'étend limpide
Et vous convie avec amour.
Je vais m'élancer dans le vide,
Ensuite, chacun votre tour
Vous allez essayer de même.
— Cui ! Cui ! J'ai peur... — Ne craignez rien !
Taisez-vous petits sots : qui m'aime
Me suive ! Regardez-moi bien :
J'ouvre toute grande mon aile
Et puis je plonge dans l'azur...
Allons, suivez, je vous appelle.
— Nous allons nous tuer, c'est sûr !
— Non ! Il faut être raisonnable.

— Mais qui nous soutiendra ? Cui ? Cui ?
— L'air est une chose impalpable
Sur quoi vous allez prendre appui :
On le sent très bien sous son aile,
Et l'on s'y tient facilement.
C'est une chose naturelle.
Allons sautez ! Hop là !... — Maman !
— C'est fait ! Eh bien la belle affaire !
Voyez-vous comme on se soutient
Sans danger de tomber à terre,
Et vous vous effrayez d'un rien.
Battez joyeusement de l'aile,
Chaque coup vous fait remonter,
Et jusqu'à la voute éternelle
Nous possédons l'immensité.
— Moi je n'ai plus peur de la chute.
Cui ! Cui ! Comme c'est amusant,
On virevolte et l'on culbute,
On volète et l'on plane en rasant
Les insectes et les brins d'herbe.
— **Bien ! c'est fort bien, mes apprentis !**
Regardez ce coup d'œil superbe
En dessous de vous, mes petits,
Le soleil inonde la plaine
Et ses ruisselantes clartés

Dissipent la brume, qui traîne
Quelques lambeaux déchiquetés
Parmi les ardeurs estivales.
Et nous sommes seuls, croyez-moi,
Seuls dans les plaines sidérales,
Devant ce spectacle de roi.
Nous avons provoqué l'envie
De l'homme qui voulut voler ;
Et dans sa tâche poursuivie
Voici qu'il apprit à cingler
A bord d'un avion étrange
Vers le zénith illuminé,
Mais que de fois parmi la fange
Il est tombé désarçonné
Pour avoir violé l'espace
Que Dieu pour nous avait créé.
Car il n'est pas de notre race :
Il ne suffit pas de gréer
Des esquifs à large envergure
Et de s'élever dans le bruit
Sur une tremblante voilure
Qu'un pilote habile conduit,
Pour croire que l'on a des ailes !
Pour nous, l'air est notre élément,
Et vos petites plumes frêles

Vous portent bien plus sûrement.
Regagnons le nid de famille,
Cela suffit pour aujourd'hui,
Et j'en vois plus d'un qui vacille...
— Ah ! je suis fatigué ! Cui ! Cui ! »

Et l'espiègle nichée a regagné sa couche
Où la mère a donné insecte, ver, ou mouche
Aux petits qui tendaient leur large bec ouvert,
Pépiant, turbulents, sous le feuillage vert.





LES MOULINS

Tous les joyeux moulins tournent éperdument :
Un bon vent s'est levé qui leur donne la vie,
Et pas un ne résiste à l'appel qui convie.
Regardez-les debout contre le firmament
S'orienter contre la brise
Et se carrer bien droits, d'aplomb sur leur assise.

Et tourne, et tourne, et tourne ! Et les voilà partis
Agitant sans arrêt leurs grandes girouettes,
Dansant à qui mieux mieux de folles pirouettes,
Et les vieux murs de bois tremblent sur leurs bâtis.

On dirait, à les voir, comme un éclat de rire
Qui fuse sur la plaine, un accès de gaieté
S'ébrouant au grand jour sous le soleil d'été;
L'horizon est pour eux, l'espace est leur empire,
Et sur leur aile en frémissant,
Le vent qui s'adoucit les baise en caressant.

Et les ailes gaîment courent dans leur orbite
Inscrivant dans le ciel, en leur mobilité,
Un cercle rayonnant fait d'ombre et de clarté.
Eh quoi, meunier, tu dors? Ton moulin va trop vite!

Et la brise redouble et s'acharne à souffler
Appuyant sur leur toile avec persévérance :
Ils tournent de plus belle, et c'est comme une danse
Que conduit un joueur au bal ensorcelé
Entraînant par malice ou ruse
La foule fascinée, après sa cornemuse.

Virez, virez sans cesse allègres et joyeux,
Gais moulins qui broyez jour et nuit la farine
Dont la fleur, à l'entour, volant en poudre fine,
Auréole vos fronts d'un halo merveilleux.

Lorsqu'au déclin du jour, à l'heure où la fatigue
Envahit toute chose et contraint au repos,

A l'heure où les soucis sont lourds comme fardeaux.
Le vent devient plus calme et se fait moins prodigue
Alors marchent plus lentement
Les moulins essoufflés de leur long tournoiement.

Ils semblent soulever leurs ailes avec peine,
Et dans le grand répit qui descend alentour
Ils tendent au repos après le poids du jour,
Parmi la paix du soir qui tombe sur la plaine.

Oh ! comme ils ont alors des gestes désolés,
Longs gestes de silence empreints de lassitude,
Quand ils dressent leurs bras en prenant l'attitude
De pauvres suppliants, et d'orants accablés !
Et sous la brise agonisante
C'est tout un désespoir qui pleure et se lamente.

Ecoutez le tic-tac sur le point de mourir,
Comme il bat tristement et par degrés s'arrête :
C'est un déclin de vie et la fin d'une fête,
On sent que quelque chose à l'instant va périr...

Et voici que là-bas d'autres moulins se dressent,
Des moulins morts figés dans l'immobilité :
Leur pivot vermoulu ne peut s'orienter,
Leur aile est désormais insensible aux caresses

Du vent qui ne les émeut plus,
Dont les efforts joyeux pour eux sont superflus.

La toile sur leurs bras de squelette est absente,
Le vent souffle à travers, et leur carcasse en bois
Elève obstinément son grand signe de croix
Comme pour exhaler sa prière impuissante...

Meunier, meunier, tu dors? Vois-tu pas qu'il fait jour
Et que la brise est bonne? Allons, vite à l'ouvrage!
Ta mécanique ronfle, et comme oiseaux en cage
Tes grands pivots de bois chantent à chaque tour,
Et sur le froment et l'épeautre
Tes meules en tournant grincent l'une sur l'autre!

C'est pour toi que le vent du bout de l'horizon
Tenait depuis longtemps sa réserve en puissance
Pour moudre à ton moulin toute cette opulence
Qui couvre notre plaine, orgueil de la saison.



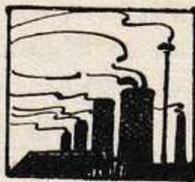


LA SOUFFLERIE

Dans l'énorme volute au profil enroulé
L'air aspiré s'engouffre en un fracas d'orage :
La turbine le happe et le brasse avec rage,
Et le jette brisé, pantelant et criblé,
Dans de sombres tuyaux qui serpentent sous terre.
Quel vacarme d'enfer en ce déchirement
De l'air qui va partir, et désespérément
Se débat au moment de quitter la lumière !
Lamentable destin ! Le bel air dense et pur
Qui dans les matins clairs, par les printemps en fêtes
Flotte immatériel au-dessus de nos têtes,

Et dont le fond bleuté fait le dôme d'azur,
Qui joue avec la nue et qui la désagrège
En flocons par delà l'horizon blanchissant,
Et dans les soirs d'été se fait incandescent !
Voici qu'est venu l'homme impie et sacrilège,
Qui par de froids calculs combinés en secret,
A pris brutalement, d'un geste impardonnable,
La chose la plus libre et la plus impalpable,
Et l'a mise au cachot sans l'ombre d'un regret.
Et l'air précipité aux aubes meurtrières
Est chassé sans pitié dans d'infâmes conduits
Qui rampent sous le sol, tout suintants de cambouis ;
Puis il s'en va souffler aux bouches des tuyères
Parmi les blancs laitiers qui jettent des éclats,
Aux gueulards enflammés où bouillonne la fonte.

Progrès ! Progrès fatal, au prix de quelle honte
Faut-il payer l'orgueil d'avancer pas à pas !





LES POETES SONT GENS...

Les poètes sont gens faits d'étrange façon,
Habiles à jouer d'une rime sonore,
Toujours prêts à jeter aux échos leur chanson,
Et vibrant de bonheurs que le vulgaire ignore.
Ils ont comme un besoin de répandre au dehors
Ce qui fermente en eux, telle une lave ardente,
Et ce trop plein de vie exhalé sans efforts
Va disperser au loin leur âme effervescente.
De même que les fleurs jettent aux vents amis
Les pollens fécondants tout gonflés de promesses
Qu'ils portent en secret aux pistils endormis,

Dans la sereine paix des nuits enchanteresses,
Ainsi fait le poète : Il abandonne au vent
Pour soulager son cœur gonflé de poésie,
Les rumeurs dont est fait son cantique fervent,
Et le vent tout chargé de cette frénésie
Qui flotte dans l'éther, chemine et va chercher
Des âmes à l'écoute à l'autre bout du monde.
Oh ! la subtilité, l'admirable toucher
De tous ces cœurs tendus dans la lumière blonde
Pour capter à pleins bras les rythmes et les sons,
Pollens mystérieux de l'esprit des poètes,
Par quoi sont accomplis d'étranges unissons,
Quand pour les recevoir d'autres âmes sont prêtes !





OFFRANDES PAIENNES

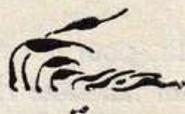
I. — LES PIPEAUX

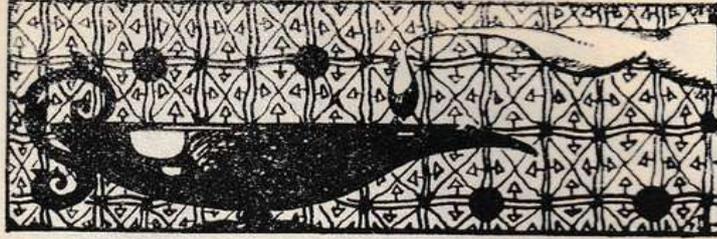
O dieu Pan, j'ai voulu, pour te rendre propice,
T'apporter aujourd'hui ma flûte de roseaux :
Vois, je les ai coupés moi-même au bord des eaux,
Puis les ai réunis sans aucun artifice.

Et lorsque doucement sous ma lèvre je glisse
L'assemblage des trous bien rangés en arceaux,
Et que d'un souffle égal qui sort sans soubresauts
Je brise mon haleine au bord de l'orifice,

C'est toute une chanson qui s'envole et frémit;
Et tandis que là-bas dans le bois endormi
Je l'entends qui s'allonge et qui se répercute,

Je demeure surpris moi-même d'écouter
Mon souffle si ténu s'échapper de ma flûte
Avec tant de douceur et de sonorité.





II. — LE CHAUD ET LE FROID

— Eh quoi, Faustinella, tu souffles dans tes doigts
Afin de réchauffer, par cette saison dure
Tes membres délicats saisis par la froidure ?

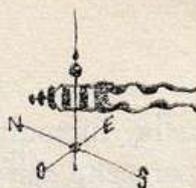
— Tu dis vrai, Nonia, car mes doigts sont si froids

Que mon haleine seule a le pouvoir, je crois,
D'alléger quelque peu le tourment que j'endure.

— Ainsi ton souffle est chaud ? Lors, dis-moi, je t'adjure
Pourquoi je t'ai vue hier souffler deux et trois fois

Sur le bol contenant ta pollente fumante?
Ton souffle était donc frais? — Oui, que ceci t'enchanté,
Petite, car les dieux nous ont ainsi formés !

Et l'air si précieux qui sort de notre bouche
Au gré de nos besoins tour à tour exprimés,
Réchauffe ou rafraîchit tous les objets qu'il touche.





III. — LA RAFALE

Χαριτ'ο Τυφρον!

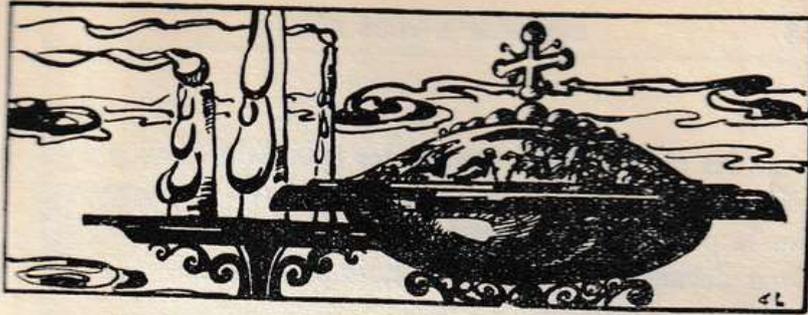
O pitié, Typhaon, fais cesser ta colère !
Regarde mon beau champ de blé tout ravagé,
Et les arbres brisés au long de mon verger !
La récolte déjà s'annonçait si prospère,

Les épis étaient mûrs sur leur tige légère,
Et plus d'un fruit doré, par la sève gorgé
Pendait en inclinant le rameau surchargé.
Mais voici qu'un vent sec imprégné de poussière

Soufflant brutalement du bout de l'horizon,
Ainsi qu'un insensé brisant tout sans raison,
Est venu dévaster le travail d'une année !

Fais grâce, Typhaon, pour ce qui reste encor,
Et suspens contre nous la dure destinée,
Demain j'irai t'offrir une coupelle d'or !





SEIGNEUR, JE VOUS BENIS

Seigneur je vous bénis d'avoir créé le vent
Qui s'agite et qui court comme un être vivant,
Qui chante dans l'été, rit au soleil en fête,
Et pleure à pleine voix dans les soirs de tempête !

Sur les branches des bois on le voit s'amuser
Comme un oiseau léger qui cherche où se poser ;
Il se joue à travers les feuilles qu'il agite,
Et comme en taquinant les frôle et les évite.

Dans les plaines il fait chanter les épis d'or
Pâmés sous le baiser du royal Messidor;
Sur la plage on le voit courir avec le sable,
Droit devant lui, balayant tout, impitoyable.

Sur la vague qui lutte il bondit en hurlant,
Se dresse et lui tient tête, et d'un choc violent
Arrache de l'écume et la jette en poussière
Qui s'en va miroiter, poudroier de lumière.

Soyez béni, Seigneur, car l'œuvre de vos mains
Est faite pour la joie et le bien des humains,
Et nous reconnaissons votre magnificence
Autant dans sa douceur que dans sa violence.

Soyez glorifié des odeurs que le vent
Tumultueusement transporte, en soulevant
Les senteurs des forêts, les parfums des campagnes,
L'air salin de la mer, l'arome des montagnes.

Et le guetteur qui veille en son phare isolé
Hume le vent du large, afin de déceler
Par l'ensemble confus des odeurs qu'il apporte,
S'il faut craindre demain que la mer ne soit forte.

Et les oiseaux de mer sachant aussi prévoir
Le temps que leur prédit le vent subit du soir,
Sentant venir le grain, volent bas et se taisent
Et vont chercher abri dans les creux des falaises.

Ce que vous avez fait, Seigneur, est merveilleux,
Et nous vous bénissons, attendris et joyeux,
Pour avoir disposé tant d'admirables choses
Dont vous avez réglé les effets et les causes.





VENT D'ETE

Il fait lourd. Tout le jour, le soleil implacable
A sévi sans pitié dans l'ardeur de l'été,
Et la plaine assoupie en l'immobilité
A souffert, espérant un sort moins pitoyable
De la fraîcheur des soirs, lorsque meurt la clarté.

Mais quel est à présent ce vent chaud qui s'élève
Et caresse nos fronts de ses baisers brûlants ?
Tout l'air est embrasé d'effluves accablants
Qui déferlent ainsi que viennent, sur la grève,
Les vagues, disperser leurs remous nonchalants.

Oh ! Par les soirs d'été, quel arôme d'ivresse,
Quel étrange parfum circule dans le vent,
Et chemine sans bruit vers le désir fervent,
Avec tant de douceur, que c'est une caresse
A ceux qui sont en quête à cette heure, en rêvant !

Tous les pollens secrets se croisent dans l'espace
Courant vers les pistils avides du baiser,
Et dans cette heure étrange où tout semble grisé,
Abandonnent au gré de la brise qui passe
Une fécondité qui ne peut s'épuiser.

Des senteurs de fruits mûrs gonflés de sève chaude,
Effluves capiteux, lourds d'attendrissement,
Enfièvrent de parfum la douceur du moment,
Et l'essence des fleurs, au gré du vent qui rôde
Dans le soir alangui flotte nonchalamment.

On dirait qu'on entend, chuchotements mystiques,
Passer des mots d'amour dans l'air efféminé,
Dont ce soir enivrant demeure illuminé,
Et l'on songe aux éclairs de ces nuits des tropiques,
Jaillissements brûlants dont l'air est sillonné.

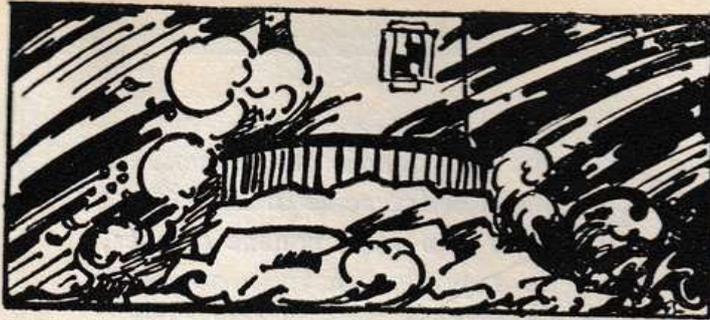
Oh l'appel de l'instinct qui franchit les espaces :
Les longs rugissements des fauves dans la nuit ;
Les félins reniflant la piste qui conduit
Leurs naseaux inquiets et leurs démarches lasses,
Et sur les sables chauds s'acheminant sans bruit !

Les insectes cachés crissant par myriades
La force de la vie et son intensité,
Concert exubérant de la satiété ;
Et les oiseaux blottis dans les nids d'où s'évadent
Les échos frémissants de leur intimité...

C'est tout cela qui vit dans l'haleine brûlante
Qui vient de se poser sur mon front anxieux,
Hallucination, fluide mystérieux
Fils de la nuit d'été, qui m'enveloppe, et chante
Pour qui les peut saisir, des mots prestigieux.

Devant mes yeux fermés on dirait des mirages
Comme on en voit surgir dans la chaleur du jour,
Et l'on croirait quelqu'un feuilletant tour à tour
D'une invisible main, de merveilleuses pages
Où toute la nature exulterait d'amour.





LA BOURRASQUE

Suave mari magno...

LUCRÈCE. De Natura Rerum II-1.

Du haut de la falaise un spectacle splendide
S'offre devant nos yeux, quand le vent déchaîné,
Coursier dont l'ardeur folle a rompu toute bride,
Se jette sur la mer ainsi qu'un forcené.
O monstrueux duel de deux forces contraires
Se dressant l'une et l'autre avec des hurlements !
L'eau s'élève, agitant en des gestes colères
Son poids qui s'accumule en amoncellements,
Et le vent qui l'empoigne et la tord et la brise,

La jette pantelante aux parois des rochers.
Sous l'éclaboussement, l'écume se divise,
Et de pesants flocons s'en vont, comme crachés,
Dans un geste de rage, en un choc de tonnerre.
La bourrasque s'acharne et souffle sans répit :
Jusqu'à perte de vue elle étend sa colère,
Et chaque vague, au large, est un monstre accroupi
Qui s'avance attentif jusqu'au pied des falaises,
Prêt à bondir d'un trait en hurlant à la mort.
Elles roulent avec des allures mauvaises,
Lourdement, et semblant calculer leur effort,
Et le vent qui les guette échevèle leur crête,
Arrachant des paquets de bave à chaque bond.
Quel coup d'œil merveilleux ! Ce serait une fête
Que de voir s'agiter cet assaut furibond,
Si l'on ne savait pas à quel point c'est tragique,
Si l'on ne savait pas combien d'infortunés
Qui luttent sans espoir, paient d'une mort stoïque
Chacun des soubresauts d'éléments déchaînés !





EUL' VINT

« A c't'heur', que vint qu'y fait, on est époumonné !
On a toudis ses brêl's qui vol'tent dins s' figure,
Et pis si l'queminée y cuerrot de l'toiture,
Eh bé ! cha s'rot du bieu qu'in prindrot d'sus sin nez !

Eh ! Vet ichi min homm', sin capieau qui s'invole.
Habil' ! Tu peux courir, y va pus vit' eq' ti !
Pour mi, te peux n'êt'sûr, si l'mien qui y s'rot parti
Je l'laiss'ros s'in r'n'aller pour point courir si drôle !

Allez, fais vit', Julot ! Mi j'suis pressé d'rintrer.
Ch'est eun' sais quo, on a toudis sin nez qui coule,
On tient pu su ses gamb's, on va dir' que j'suis saoule,
Mais faut point marcher cron, sais-t' pour aller ouvrer. »

Et la commère alerte avançant tête basse
Affronte en maugréant les coins des carrefours
Où le vent se divise et se brise en détours,
Et fait tourbillonner la poussière qu'il brasse.





LE DECOR DES NUAGES

J'aime, lorsque le vent disperse les nuages,
Suivre des yeux son cours qui laisse des sillages
Animant le décor du ciel;
Il trace à l'horizon des contours fantastiques
Dont les dessins changeants sans cesse se compliquent
En mouvement continuel.

On dirait, certains jours, des oiseaux qui s'envolent
Pour aller suivre au loin d'étranges farandoles ;
 Tour à tour le vent aplanit
Où bien fait éployer leurs deux ailes de rêve,
Et l'on croit par instants les voir qui se soulèvent,
 Le cou tendu vers l'infini.

D'autres fois des géants farouches et difformes
Agitent la laideur de leurs membres énormes
 Construits de monstruosité,
Des nez camus, des yeux faits de regards tragiques,
Goîtres démesurés et ventres d'hydropiques,
 Silhouettes d'absurdité.

Puis des dragons ailés, sphinx au poitrail de femme,
Par leurs naseaux en feu soufflent des jets de flamme
 Dont s'illumine leur œil dur ;
Ou bien des chevaux blancs secouant leur crinière,
Nerveux, les reins cambrés, piaffant dans la lumière,
 Sont prêts à bondir dans l'azur.

Des anges, d'autres fois, tendent leur aile blanche
Et planent, cependant que leur regard se penche
 Scrutant la terre avec pitié,
Et sous le flottement de la robe légère
Ondulant derrière eux dans leur course stellaire,
 Passe la blancheur de leur pied.

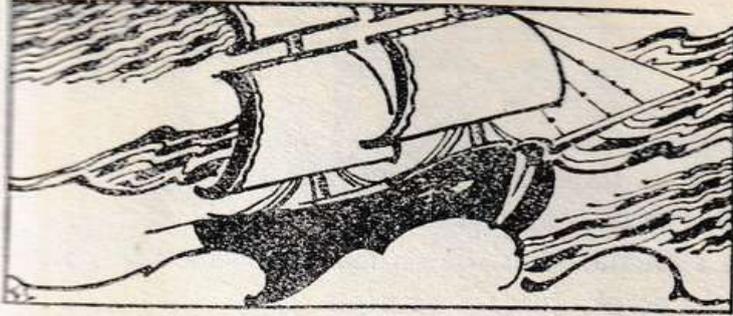
Le vent souffle, et voici qu'on aperçoit des villes,
Des toits pointus et des clochers en longues files
 Qui se succèdent sans arrêt :
Là-bas un dôme blanc scintille de lumière,
Et voici des pignons couvrant la ville entière,
 Et le profil d'un minaret.

Le vent souffle à nouveau, et des arbres se forment :
Comme des bras, voici que leurs branches informes
 Agitent des rameaux pliants,
Vieux saules que la mousse a couverts de gangrène
Qui ressemblent, le soir, à des âmes en peine
 Faisant des gestes suppliants.

Des navires, parfois, toutes voiles gonflées,
S'avancent gracieux : carènes dentelées
 Qui s'en vont avec majesté
Promener dans le ciel d'étranges arrimages,
Et glissant doucement sur la mer des nuages,
 Cinglent droit sur l'immensité.

O de quelle splendeur et de quelle richesse
Le vent peuple le ciel, par sa seule caresse
 Sur le nuage ébouriffé,
Lorsque sous la torpeur du songe qui vous gagne
L'imagination part et bat la campagne !
 O les beaux rêves que l'on fait !





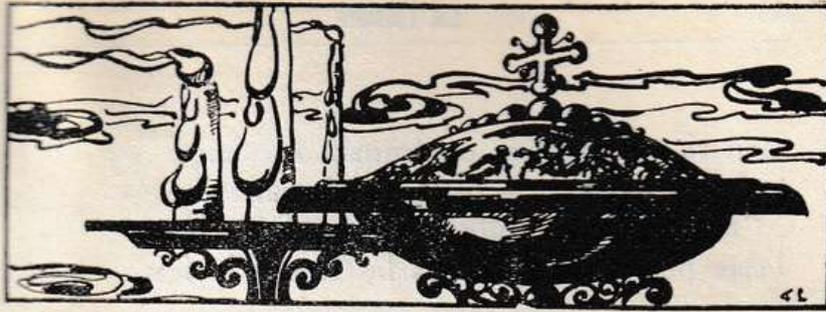
O! QUI N'A PAS COURU...

O! qui n'a pas couru, libre, cheveux au vent,
Sur la grève déserte où la mer descendante
Achève d'étirer sa vague en décrivant
De son écume en fleur la courbe décroissante,
Celui-là ne sait pas à quel état aigu
On peut sentir l'afflux de cette turbulence
Vous submerger le cœur de son exubérance!
Celui-là n'a jamais vécu!

Qui n'a point aspiré librement l'air sauvage,
L'air pur et transparent rajeuni par la nuit,
Tel qu'il flotte au lever du soleil, sur la plage,
Qui ne s'est pas, ainsi qu'on mord à même un fruit,
Rassasié, gorgé, jusqu'à se sentir ivre,
De l'iode et du sel en suspens dans l'éther,
Et de l'humidité que rejette la mer,
Celui-là n'a jamais su vivre !

Celui qui n'a jeté sa voix, et par moments
N'a crié dans le vent jusqu'à perdre l'haleine,
Pour tenter de couvrir le bruit des éléments,
Et par sa bouche ouverte, en sa poitrine pleine
N'a senti tout le vent du large s'engouffrer,
Ignorera toujours combien sous ce tumulte
Qui fait battre le sang, on vit et l'on exulte,
Et comme on se sent épuré !





LA LAMPE

La vie est une flamme, et chacun ici-bas
La transporte avec soin à travers l'existence,
Mettant tous ses efforts et toute sa science
A ce qu'elle soit vive, et ne s'éteigne pas.

Comme sous un boisseau, de mes mains je l'abrite
Afin de la garder du vent qui l'éteindrait,
Et je la vois briller dans le calme discret
De l'orbe protecteur que ma paume limite.

Mais si par aventure en écartant les doigts
Je laisse pénétrer un peu de l'air qui rôde,
La flamme alors vacille, et de sa clarté chaude
Tente pour s'esquiver tous les sens à la fois.

Oh, quels soins on apporte à la garder paisible,
Quelle que soit dehors la tempête d'hiver :
L'homme fort est celui qui marche droit et fier,
Et dont le cœur trempé demeure inaccessible.

Puis petit à petit on marche en se courbant,
Tant on est inquiet lorsque va manquer l'huile ;
Mais un jour c'est fini, la coupelle d'argile
S'échappe de nos mains, et se brise en tombant.

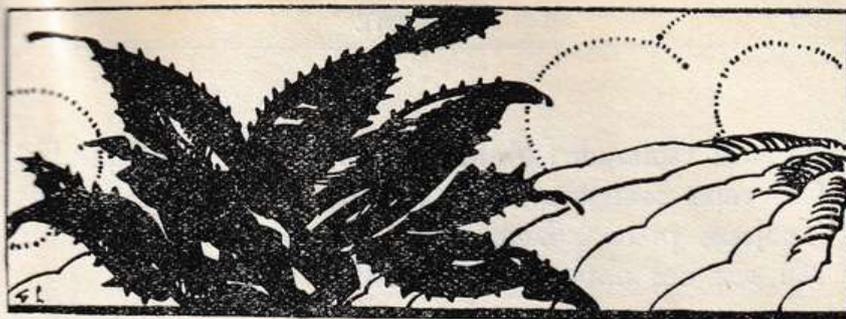
Gardez, amis, gardez votre petite flamme !
Ne la privez point d'air, mais abritez-la bien,
Car pour la mettre à mal il suffirait d'un rien,
Et tant sont délicats les soins qu'elle réclame !

Communiquez ce feu qui ne doit point finir,
Et plus tard vos enfants que tant d'espoir convie
Transmettront à leur tour ce flambeau de la vie
Aux générations des siècles à venir.

Pour moi, plus qu'à demi mon huile est consumée,
Et je sais que mon temps est déjà mesuré,
Que la mèche bientôt cessera d'éclairer,
Pour donner en mourant une mince fumée.

Mais quand viendra ce jour je mets tout mon espoir
A voir très doucement vaciller la lumière,
Et la sérénité de sa lueur dernière
S'exhaler dans la paix au calme d'un beau soir.





LA MEUTE

Sur les flancs de l'Olympe on dit qu'il est un dieu
Tenant à volonté tous les vents dans sa droite :
Il les lance ou les garde, au caprice du jeu,
Usant à tout moment du pouvoir qu'il exploite.
Il a devant les yeux une rose des vents,
Et sitôt que sa main sur la plaine s'abaisse
Tout l'air se précipite à prendre les devants.
Ainsi fait un veneur qui tient des chiens en laisse :

« Hardi Noiraude ! Allez Myrza ! Courez Marquis ! »
Ces vents sont une meute impatiente et folle
Toujours prête à sauter sur le monde conquis,
Au son des aboiements menant la farandole.

BRISE partez ! Il est grand temps !
Faites neiger sur les prairies
Les pommiers aux branches fleuries,
En ces premiers jours de printemps.

Allons MISTRAL ! Sur la Camargue
Avec vigueur il faut souffler,
Et les barques vont s'en aller
En louvoyant sous le vent large.

Vents de TEMPÊTE et d'OURAGAN,
Balayez les villes fétides
Qui malgré leurs tares sordides
Gardent un visage arrogant !

Holà MOUSSON, vite en tournée !
Sur les Indes au sol brûlant
Promène ton souffle accablant
Durant six longs mois de l'année.

Par ici, NOROIT, j'aperçois
Des bâtiments sur mer en panne :
Pousse le brick et la tartane
Vers l'abri des goulets étroits.

Descendez en soufflant du Pôle,
AQUILONS chargés de frimas,
Sur ces collines qui là-bas
Tendent frileusement l'épaule.

SIMOUN ! Les pistes du désert
Ont grand besoin d'être effacées :
Les caravanes sont passées,
Nivelez tout d'un grand coup d'air !

Vents ALIZÉS, sur les tropiques,
De l'Orient vers le couchant
Courez, brûlant et desséchant
Sous votre souffle tyrannique !

A votre tour, tiède ZÉPHIR,
Là-bas on requiert votre haleine,
Allez chanter parmi la plaine,
Et l'embaumer sans l'asservir.

Et sur la Méditerranée,
En saccageant et brisant tout,
Allez, fier SIROCO, vent fou,
Lancez votre ardeur déchaînée

Avec la BOURRASQUE aux abois
Subitement impétueuse
Qui roule et s'en va furieuse
Hurlant en tous sens à la fois !

Et la meute docile aux appels de son maître
Bondit en aboyant et s'en revient gaiment,
Sans que jamais l'un d'eux se trompe ou s'enchevêtre
Aux chemins qui s'en vont dessous le firmament.
Et sitôt revenus, sans hâte ni rudesse,
Mendiant un regard ils se couchent soumis
Et lèchent doucement la main qui les caresse :
« Tais-toi Faraud ! Stop-là Dicka ! Couché Roumis ! »





LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE

Salut à toi qui fis cette Victoire ailée,
Sculpteur grec inconnu, génial artisan
Qui sus faire jaillir de ce marbre pesant
Un élan vigoureux d'une telle envolée !

Je te vois ciselant presque amoureusement
Le marbre de Paros, de ton burin agile,
Je te vois t'acharnant au labeur difficile
De fixer dans la pierre un corps en mouvement.

Sur des routes que l'homme encore n'a frayées,
Ta Victoire à l'instant semble prête à bondir

Du sommet d'une proue, où l'on sent se raidir
L'effort majestueux des ailes éployées.

Sa tunique dessine et révèle son corps
En plis harmonieux sous le vent qui la plaque,
Et le bas de sa robe à l'air ondule et claque
En un pan qui s'allonge et flotte sans efforts.

Ses bras levés au ciel en geste volontaire,
Sans doute se tendaient vers l'immortalité,
Et de ses mains voulant saisir l'immensité,
On dirait qu'elle va se soulever de terre.

Et debout sur l'avant dominant l'éperon,
Sous le souffle puissant qui lui cinglait la face,
Ses cheveux détachés de son profil d'audace
Devaient flotter au vent, déroulés de son front.

Deux mille ans ont passé depuis que ta déesse
A reçu de tes mains ce galbe merveilleux,
Et depuis si longtemps l'enchantement des yeux
En jouit sans arrêt comme d'une caresse.

C'est en vain qu'enfouie au plus profond du sol,
Elle a revu le jour informe et mutilée,
Nous sommes soulevés par tant de grâce ailée,
Et l'homme n'a rien fait de plus beau comme envol !



L'effroi du voyageur que l'orage poursuit



GEMISSEMENTS

Le grand vent colporteur des sanglots du naufrage.
A. DEHORNE.

O, qui dira jamais la poignante détresse
Du vent qui se lamente en longs gémissements !
Ecoutez s'exhaler cette immense tristesse
Geignant de tout l'effort de ses miaulements,
Et dont la voix contient quelque chose qui blesse.

Ecoutez-la monter et baisser tour à tour :
On dirait par instants qu'elle reprend haleine
En l'étroit confluent du prochain carrefour,
Pour enfler à nouveau sa plainte d'âme en peine
Criant sous le ciel morne à la chute du jour.

Hou... hou!... Plainte
Long effort
Qui se tord
En contrainte
En hurlant à la mort!

L'angoisse du mystère et du vent invisible
Se faufile subtile aux seuils abandonnés ;
Il circule un frisson d'oppression pénible,
Et l'on prête l'oreille aux sursauts effrénés
Que donne la tourmente en s'engouffrant au crible !

Oh, tout ce qui se plaint dans ces gémissements !
C'est toute la douleur, c'est toute la souffrance
Eparse sur la terre, exhalant ses ferments,
Sursauts tumultueux de son effervescence,
Blasphèmes, désespoirs, colères, jurements.

Ce sont les réprouvés des hordes sataniques
Qui vont, grinçant les dents de leur tête de mort,
L'angoisse des mourants récitant des suppliques,
Les hoquets des pendus dont la corde se tord,
Et l'immense clameur de tous les faméliques.

C'est l'appel des noyés qui sombrent dans la nuit,
Dont le cri laisse entrer la vague dans leur bouche,
L'effroi du voyageur que l'orage poursuit,
Ou la peur qui saisit, instinctive et farouche,
Sur les flancs des volcans dont le cratère luit

Les sanglots des mort-nés qui pleurent dans les limbes,
Le fracas effrayant des bolides dans l'air,
Météores perdus qui vont cognant leurs nimbes,
Les affres de tous ceux qui souffrent dans leur chair,
Et qui sous la douleur se cabrent et regimbent.

Et tout cela compose un murmure effrayant,
Un tumulte sauvage à la voix inhumaine,
Sorte de tourbillon pitoyable et poignant,
Dont le cycle infernal malgré vous vous entraîne,
Et vous laisse brisé, pantelant et saignant.

Hou... Hou... Hou!...
Plante folle
Qui s'envole
N'importe où,
Et souvent
Vous emporte...
C'est le vent
Sous la porte!...





LE MESSAGER DU VERBE

« Factus est repente de cœlo sonus tanquam
advenientis spiritus vehementis. »
Acta Apostolorum, cap. II.

Le vent c'est l'élément dont se sert l'Eternel
Quand il veut annoncer à l'homme sa présence,
Que de fois attentif, le peuple d'Israël
N'a-t-il pas vu l'effet de sa toute-puissance :
C'est le vent qui soufflait sur le buisson ardent,
Attisant sur l'Horeb la flamme crépitante,
Brasier mystérieux et divin, cependant
Qu'en sortait une voix redoutable et puissante,

C'est sur le Sinaï l'ouragan déchaîné,
Quand Dieu dans le tonnerre apparut à Moïse
Qui descendit, le front de deux rayons orné,
Pour mourir aux confins de la Terre-Promise.

C'est la brise poussant un nuage au désert
Pour abriter le jour, d'une ombre bienfaitrice,
Parmi l'immensité vaste comme la mer,
Les Hébreux cheminant vers un lointain propice.

Puis, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur le front
Des apôtres priant réunis au Cénacle,
Il se fit précéder dans un calme profond,
Avant que d'apparaître en flammes de miracle,
D'un vent tumultueux qui s'éleva soudain,
Et d'un étrange bruit remplit toute la salle.

Depuis les jours sacrés de cet âge lointain,
Dieu ne révèle plus sa majesté royale,
Mais la Vierge a daigné plusieurs fois se montrer,
Et quand l'Immaculée appela Bernadette
Sur les berges du Gave, et voulut attirer
Vers elle le regard de la pauvre fillette,
Elle fit s'élever comme un vent violent
Qui courba les sapins au bord de la rivière,

Et l'enfant aperçut la belle Dame en blanc
Au centre rayonnant d'un faisceau de lumière.

Oui, le vent c'est vraiment un annonciateur
Qui sur l'ordre de Dieu le précède et l'appelle,
Et, chant triste ou colère, ou voix de séducteur,
Il faut prêter l'oreille à sa plainte éternelle.





L'ASSAUT

« Et tantas audetis tollere moles!
« Quos ego.. Sed motos præstat componere fluctus »
VIRGILE. *Enéide*. Chant. 1.

Lorsque l'homme eut construit au large de la côte
Sur un roc dominant le flux de marée haute,
Le corps droit et massif d'un beau phare avancé,
Ce fut une révolte, et l'on vit se dresser
Contre l'œuvre bâtie au péril du naufrage,
La conjuration des éléments en rage.
Les quatre vents du ciel unirent leurs efforts
Pour ébranler le phare, et briser les supports

Où la tour pacifique appuyait ses assises ;
Et des vagues de fond franchissant les balises,
Farouches déferlaient sur le pied du rocher,
Faisant jaillir leur bave en l'air jusqu'à toucher
Dans son clignotement qui s'éclipse et s'allume,
L'œil de feu grand ouvert qui tourne dans la brume.

« A moi ! dit en grondant le rude VENT DU NORD,
A moi ! Mon souffle dur fait tressaillir et tord
Les chênes des forêts comme fétus de paille ;
Je sème l'épouvante, et tout ce que j'assaille
Est marqué sur le front pour la mort sans espoir.
Je gîte près du Pôle où nul ne peut me voir,
Et mes flancs sont chargés d'horreur et de traîtrise.
Quand la brume glacée erre sur la banquise
Dans la pâle froideur du soleil de minuit,
Je fonce aveuglément et m'engouffre à grand bruit
A travers les embruns qui flottent sur la glace,
Et j'emporte avec moi, défiant toute audace,
L'effrayante rumeur des pays inconnus
Où la neige s'attache aux flancs des rochers nus.
Je sais tordre une chaîne ou briser une amarre :
Laissez-moi le champ libre, et j'arrache ce phare ! »

« C'est moi le VENT DU SUD ! Me voici frémissant,
Prêt à donner main forte, et je suis tout-puissant ! »

Je suis sorti là-bas de ces mers antarctiques
Où plane le secret des mystères tragiques ;
Puis j'ai franchi d'un trait les sables du désert,
Et les continents noirs dont le sol est couvert
De forêts opposant leur brousse impénétrable.
J'entraîne dans mes flancs la clameur formidable
De la faune sauvage éparse dans les bois
Dont tous les cris mêlés ont composé ma voix :
C'est le rugissement profond du lion fauve,
Le cri rauque et plaintif du vautour au col chauve,
Le rire du chacal, dans les soirs étouffants,
Et le barrissement strident des éléphants.
J'accours pour vous aider de mon assaut farouche :
Ce phare audacieux est mort si je le touche ! »

« Je suis le VENT D'OUEST, la terreur du marin !
Mon assaut continu ne connaît pas de frein
Et sans cesse on me dit rude et puissante épreuve.
Je suis né dans la brume aux bancs de Terre-Neuve,
Et j'ai franchi la houle à travers l'Océan
Pour apporter ici mon courroux de géant.
Je porte la frayeur à toutes les contrées,
Car je commande en maître aux courants des marées :
Je ronge les récifs aux pieds des caps bretons,
Et cisèle à plaisir le granit en festons.
Mon effort patient triomphe de l'obstacle

Qui cède tôt ou tard et s'effrite en débâcle.
Écoutez dans ma voix tout le fracas lointain
Des vagues, dans lequel a mêlé le destin,
Le grondement confus des volcans des Antilles.
Déjà ce phare tremble, et ses bases vacillent ! »

« Je vous entends, et me voici, VENT D'EST, j'accours !
Et pour l'effort commun j'apporte le secours
De mon choc décuplé d'un élan formidable.
Je contiens, sachez-le, la rumeur effroyable
Des conquérants en marche en l'éternel chemin
Où les invasions en quête de butin
Ont toujours déferlé, sauvages et farouches :
Attila, Gengis-Kahn, Tamerlan... Mille bouches
Hurlent leur chant de guerre, et d'un galop ardent
Les Huns se ruent, les poings tendus vers l'Occident,
Plus loin c'est le tumulte à travers monts et plaines
Du lourd pas cadencé des légions romaines ;
Et puis voici le peuple armé, casqué, botté,
Modernes Attila dont la férocité
Laisse loin derrière elle et Mongols et Tartares...
Que pèsent devant moi les assises des phares ! »

Et dans l'instant terrible où les vents conjurés
Se dépensaient en des assauts désespérés,
Un arrêt formidable éclata dans la nue,

Jetant un ordre lourd de fureur contenue :

« Halte-là ! »

Et dans ce tourbillon la voix de DIEU parla :

« Arrêtez ! Qu'est-ce à dire, à présent, vents sauvages ?

Pourquoi vous acharner à l'entour de ces plages

Où se lèvent les bras des phares protecteurs ?

J'interdis de porter vos souffles destructeurs

Sur les œuvres de paix où l'homme s'ingénie

A répandre en bonté l'effort de son génie

Pour tenter d'arracher son semblable à la mort.

Que ne détruisez-vous, vents du Sud et du Nord,

De l'Est et du Couchant, les travaux que la haine

A conçus en secret pour la guerre inhumaine ?

Que ne dispersez-vous les gaz empoisonnés

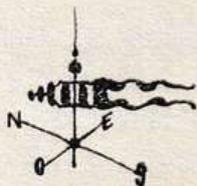
Que, subtile traîtrise, on tient emprisonnés

Dans des bombes d'acier, pour les jours de folie !

Pour semblable labeur, allez, je vous délire,

Mais pour le sauvetage et pour l'œuvre de paix,

Je vous enjoins d'avoir déférence et respect ! »





LA FORGE

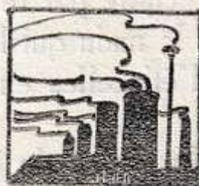
Le soufflet qui halète au plafond noir de suie
Se dandine en geignant, éclairé par le feu,
Et chaque mouvement de la main qui le meut,
Fait jaillir un faisceau d'étincelles en pluie.

Le vent sort en sifflant du milieu du brasier,
Ecartant le charbon des bords de la tuyère,
Et l'on fixe des yeux cette ardente lumière,
Attiré par l'éclat qui la fait scintiller.

La respiration de cette immense gorge
S'en vient et va, profondément et lentement,
Et la flamme, suivant le même mouvement,
Tombe et s'avive, illuminant toute la forge.

Pendu comme un sonneur qui tire des deux mains,
L'homme semble agiter quelque cloche muette :
Il scande ses efforts d'un mouvement de tête,
Et se plie en cadence, arc-bouté sur ses reins.

Tel un étrange dieu, maître du réduit sombre,
Le forgeron qui tient en mains les éléments
Peut attiser l'ardeur de ces embrasements,
Et produire à son gré de la flamme ou de l'ombre.





L'ORGUE

Le souffle qui jaillit des longs tuyaux sonores
Emplit toute la nef de son rythme puissant :
Il roule, il rampe, il s'enfle et puis va décroissant,
Voix qui pleurent, qui rient, et tour à tour implorent.

La puissance du chant, faite de majesté,
Rebondit en frappant le sommet de la voûte,
Et chaque son grossi de l'écho qui s'ajoute
Disperse les éclats de sa sonorité.

Les notes caressant les arches des ogives,
S'accrochent en flottant, aux angles des linteaux,
Et meurent doucement autour des chapiteaux,
Ou sur les grilles d'or qui les tiennent captives.

Parfois les grands vitraux où s'enflamme le jour
En filtrant à travers le vieil or qui les frange,
Vibrent en écoutant cette musique étrange,
Dans la gaine de plomb qui sertit leur contour.

Puis là-bas sur l'autel où fument, nonchalantes,
Les coupelles à jour des encensoirs dorés,
Le souffle qui parvient en mourant par degrés,
Disperse la fumée en volutes tremblantes.

Et dans la nef immense au demi-jour pieux,
Tout au long des rinceaux et des pierres ternies,
Vont se répercutant toutes ces harmonies
Riches de je ne sais quel pouvoir merveilleux.

La grande voix de l'orgue est bien une prière :
Elle pleure en jetant des accents déchirants,
Elle exulte de joie en cris exubérants,
Et transporte au-delà de la lourde matière.

En elle on reconnaît tous les bruits assemblés,
Les rumeurs des forêts, mystères des charmilles,
Le pépiement joyeux des oiseaux qui babillent,
Et le vent qui chemine à travers les grands blés.

D'autres fois on entend des roulements d'orage,
Ou des cloches d'airain que meurtrit le battant,
La tempête qui gronde, ou le choc haletant
Des vagues en fureur s'écrasant sur la plage.

Et tout cela s'exalte et sort en frémissant
Des profondeurs de l'orgue, où le souffle docile
Chemine et se répand sous une main habile
Qui le rend tour à tour timide ou tout-puissant.





TEMPETE

Ecoute ce bruit :
Ça souffle sans arrêt pendant toute la nuit.
On entend des ardoises tomber de la toiture.
Et cette plainte qui dure... qui dure !
Oh, j'ai peur...
S'il allait arriver malheur !
Une porte au grenier bat sans cesse,
On n'oserait monter la fermer à présent.
N'y va pas, n'y va pas, laisse !
Si c'était un génie malfaisant...

On dirait par moments comme un bruit de marée,
Et c'est plus triste encor quand on pense à la mer
Où tout est dangereux :
Périr la nuit sans y voir clair,
C'est affreux !
As-tu bien refermé la porte de l'entrée ?
Ecoute, c'est comme un violon
Qui pleure doucement sous l'archet qui l'anime,
Puis on dirait le bruit d'un frelon,
Un bourdonnement presque intime,
Et tout à coup sans raison
Ça claque,
Ça hurle, ça mugit,
Ça rugit,
Et l'on entend au loin la pluie qui plaque
Et ruisselle au long des volets
Dont le son fêlé
Danse
En cadence
Comme un halètement de machine à vapeur...
Dieu, que j'ai peur !
Suis-je encore lucide ?
Oh, ce bruit continu qui rend la tête vide,
Et vous laisse stupide !..



LE SIFFLET DANS LA NUIT

Un long cri déchirant se traîne dans l'espace
Et rebondit par les échos répercuté :
Écoute, c'est un train qui dans le lointain passe
Et fonce aveuglément parmi l'obscurité,
Dans le silence lourd des heures taciturnes.
C'est un cri de détresse, et la peur vous étreint...
Ayez pitié, Seigneur, des voyageurs nocturnes
Qui roulent dans la nuit, poursuivant leur destin !

En cet instant si doux où penché sur mon livre
Je bois la poésie, et dans le soir ami
Je me sens, dirait-on, plus intensément vivre,
A ce sifflet strident tout mon être a frémi,
Et je songe aux convois, en masses trépidantes,
Follement emportés au long des rails d'acier,
Qui sur la route hostile et déserte, serpentent
Et plongent dans le noir, comme un coup de bélier !

Et l'homme qui conduit pendant des nuits entières
La machine vibrante aux sursauts effrayants,
S'affole par instants de toutes ces lumières,
Et des signaux inscrits sur les disques brillants ;
Et soudain, effrayé par la course insensée,
Geste apeuré, parmi la poussière et le bruit,
Il jette, en libérant la vapeur surpressée,
Cet appel angoissé qui pleure dans la nuit.





LA CHANSON DU VANNEUR

Voici que ce matin la brise s'est levée,
Propice pour vanner allègrement le grain :
Depuis l'été dernier, la moisson achevée
Dans la grange attendait ce moment incertain
Où je pourrais vanner sous cette haleine fraîche ;
J'ai décroché du mur mes vans d'osier tressé,
Mes grands vans arrondis, où de la bête sèche
Le grain va s'échapper, par mon bras balancé.

Dansez ! Dansez ! Mes mains agiles
Vous font sauter joyeusement !
Abandonnez, c'est le moment,
Vos enveloppes inutiles.

Tournez en rond sur l'osier clair
En vous entrechoquant l'un l'autre,
Grain de froment ou grain d'épeautre,
Tournez en rond, sautez en l'air !

Voyez, la poussière s'envole
Et flotte dans l'air en suspens
Comme on voit quelquefois l'encens
Flotter en forme d'auréole ;

Et dans le rayon de soleil,
Voici voltiger les atomes,
La ronde folle des fantômes
En un perpétuel éveil.

Allons, jetez-vous en cadence,
Au bruit d'un choc vif et pressé,
Sur la paroi d'osier tressé
Que dans tous les sens je balance !

Et les brins de paille entraînés,
Entre les vantaux de la porte
Au gré du vent qui les emporte,
Se séparent des grains vannés.

Envolez-vous, déchets agiles,
Culbutant et papillonnant
Dans le courant d'air frissonnant !
Adieu, poussières inutiles !

De mes bras j'ai tourné puis retourné cent fois
Dans le creux de mes vans, toute cette abondance,
En la faisant glisser sur l'osier des parois ;
Et maintenant voici, récolte d'opulence,
Bien secs, propres et nets, mes tas de blé doré :
Et pour m'emplir les yeux de ce spectacle unique,
Tel l'avare épiant son trésor en secret,
Je l'admire et le baise ainsi qu'une relique !





LES GOELANDS QUI PLANENT

J'ai vu les goélands planer contre le vent
Dans l'immobilité de poses gracieuses :
Le cou tendu, le bec pointé droit sur l'avant,
Silhouettes infiniment harmonieuses;
Ils allaient, balancés, éployant sur le ciel,
Sans effort apparent, toute leur envergure,
Tels des voiliers offrant d'un geste naturel
Au grand souffle du large une blanche voilure.
Je les ai vus tanguer doucement sur l'azur
Et régler par instant leurs ailes sur la brise,

Puis plonger tout à coup d'un geste vif et sûr,
D'un geste de vainqueur, décidé, sans surprise ;
Ensuite, ayant frôlé la surface de l'eau,
Les voici redresser leur courbe de souplesse
Et regagner d'un bond, fantastique sursaut,
Les régions où l'air en berçant les caresse...

O, se sentir léger, presque immatériel,
Etre un corps libéré qui flotte dans l'espace,
Plonger à corps perdu dans l'infini du ciel,
Et darder son regard dans l'azur face à face !





BERCEUSE

Dors, mon petit, sur mes genoux
Et ne crains rien, je te protège.
Dehors, voici tomber la neige
Dont les flocons légers et doux
Battent la fenêtre en silence,
Et dans le noir mystérieux
On entend le vent qui s'élance
Et fonce comme un furieux.

Cache ton regard que la fièvre
A rendu plus vif et brillant,
Tandis que ton souffle bruyant
Halète en desséchant ta lèvre.
Blottis-toi bien entre mes bras,
Et dans ta chambrette bien chaude
Endors-toi, tu n'entendras pas
La plainte du vent froid qui rôde.

Dors, je suis là, je tiens ta main :
N'écoute pas cette tourmente
Qui sans arrêter se lamente
Toute la nuit jusqu'à demain.
Oh, quelle clameur obstinée
Jette l'ouragan aux abois,
Qui s'engouffre en la cheminée
Dont il fait trembler les parois !

Sois calme et repose tranquille.
Ce bruit qu'on entend, ce n'est rien,
C'est la bourrasque, tu sais bien,
Qui fait remuer chaque tuile,
Pendant que craque l'escalier,
Et sous l'effort de la tempête,
Autour de son pivot rouillé,
Tourne en grinçant la girouette.

Les grands arbres dans le jardin
Sont secoués par la rafale
Qui se précipite brutale ;
Et l'eau sur les bords du bassin
Monte à l'assaut de la margelle,
Tandis qu'en les coins abrités
L'essaim des feuilles s'amoncelle
En tournoiemens précipités.

Mais toi, dors, mon amour, mon ange,
Avec tes petits bras croisés.
Quand les éléments apaisés
Finiront leur vacarme étrange,
Quand les vents auront terminé
De battre follement les grèves,
Déjà tu seras entraîné
Bien loin dans le monde des rêves :

Tu parcourras des champs de fleurs
Caressés d'une brise douce,
Et parmi des sentiers de mousse
Remplis de parfums enjôleurs,
En un crépuscule mystique
Où s'enflamme le firmament,
Le vent chantera sa musique
Tendre et naïve infiniment.



LE VENT LIBRE

Le grand vent déchaîné rejette la contrainte,
Elément créé libre, il veut la liberté,
Sauvage il doit courir sans entrave et sans crainte,
Et son domaine c'est toute l'immensité.

Aussi regardez-le s'épandre dans la plaine
Large, démesuré, formidable et puissant :
Ce géant vigoureux n'admet pas qu'on l'enchaîne,
Et s'échappé à la fois terrible et bienfaisant.

Il courbe doucement les belles moissons mûres,
Ou bien il fait neiger sous les pommiers en fleur;
Aux cimes des forêts il tord les chevelures,
Ou taquine un roseau d'un souffle querelleur.

Mais s'il bute en chemin sur l'obstacle des villes,
Il s'irrite, il s'obstine et redouble d'efforts :
Assauts désespérés, battements indociles,
Il martèle à grands coups forteresses et ports.

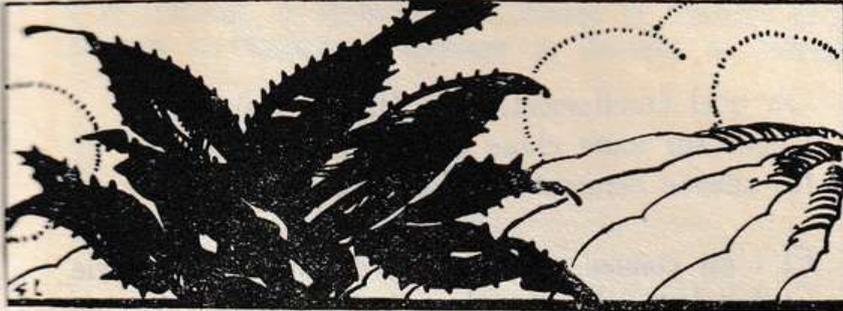
Voyez-le s'acharner, bête brute et têtue,
Sur tout ce qui résiste : Il secoue, il meurtrit,
Tel un bélier, jusqu'à ce qu'il l'ait abattue,
Quelque pauvre toiture où l'on cherchait abri.

Dans sa colère il jette à bas des palissades,
Les portes avec lui claquent à grand fracas,
Aux coins des carrefours il lance des ruades,
Et l'on entend des bruits de vitres en éclats.

Et parmi les lacis dont les trames obliques
Emprisonnent la rue en leurs filets subtils,
Il balance à grands coups les globes électriques,
Et lamentablement gémit au long des fils.

Oh! Laissez-le courir splendidement farouche,
Cet élément sauvage ivre de liberté!
Vouloir le museler d'une main sur la bouche,
C'est plus fou que tenir un cheval emporté!





CALME PLAT

Sous un soleil de plomb la mer étincelante
Miroite et s'assoupit dans sa lourde torpeur ;
A l'horizon l'air chaud se condense en vapeur,
Et l'immobilité de l'air est accablante.

L'étrave habituée à chevaucher sans peur
S'endort sans mouvement sous la voile indolente,
Et dans ce calme plat d'atmosphère brûlante,
Les êtres engourdis sont frappés de stupeur.

Oh quel étouffement, quel étrange malaise
Règne sur toute chose en ces instants où pèse
Le silence écrasant de l'absence du vent !

Et c'est comme une mort, sans l'appel qui convie
Et fait battre le sang de tout être vivant,
Car le vent c'est l'ardeur, c'est le souffle, et la vie !





LES OUTRES GONFLEES

Et qu'en sort-il souvent?
Du vent!

LA FONTAINE. Livre V. Fable 10.

I. — REUNION ELECTORALE

LE CANDIDAT

« Messieurs, vous savez tous quel est notre programme,
Et je n'ai pas besoin de le développer,
Car je sens qu'à l'instant ce qu'en moi l'on acclame,
C'est ma sincérité qui ne peut vous tromper :
J'ai vécu parmi vous et suis fils de mes œuvres.

Le Peuple est souverain, ceci n'est pas nouveau,
Mais il faut aujourd'hui déjouer les manœuvres
Dont on veut enserrer, comme en un écheveau,
Notre bien le plus grand, la liberté sacrée !
Oui, Messieurs, je suis prêt à tout sacrifier,
Je quitterai pour vous ma famille éplorée,
Esclave du mandat que vous me confiez :
Ordonnez, et je pars sans regrets prendre place
Au siège qui m'attend dans le Palais-Bourbon.
Irai-je vers la gauche, à droite, ou bien en face ?
Je n'en sais rien moi-même, et d'ailleurs à quoi bon,
Puisqu'en tout lieu portant votre seule pensée,
Je n'aurai le souci que de vos intérêts.
Votre fidélité sera récompensée,
Et je me souviendrai de ces amis discrets
Qui m'auront proclamé leur député, leur père.
Je promets du travail à qui veut travailler,
Je promets le chômage à qui veut ne rien faire,
Six heures seulement de labeur journalier,
Suivi du cinéma gratuit pour se distraire ;
Je promets plus de beurre encore que de pain,
L'aide familiale à tout célibataire,
Et pour tous de l'argent et de l'or plein la main !
Est-ce tout, pensez-vous ? Non ! je promets...

UN INTERRUPTEUR

...la lune !

LE CANDIDAT

Parfaitement, Messieurs ! Donnez-moi seulement
Pour vous la décrocher, la méthode opportune,
Et sur un plat d'argent, dans le même moment,
Ici je vous l'apporte et la mets sur la table !

DES VOIX

Bravo le candidat ! Bravo ! Bien répondu !

LE CANDIDAT

Et parlons des impôts : Pour être supportable
Le régime actuel doit être refondu,
Je veux voir la fortune au Pouvoir asservie ;
Aux riches nous prendrons jusqu'à leur dernier sou,
Mais ils demeureront imposés pour la vie !

UN INTERRUPTEUR

Avec quoi paieront-ils, si l'on confisque tout ?

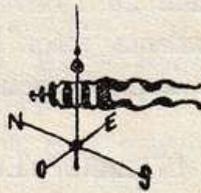
LE PRÉSIDENT

Mais n'interrompez pas !

LE CANDIDAT

Messieurs, il faut conclure,
Et voter tous pour moi. Aux urnes ! En avant !
Vive la liberté, à bas la dictature ! »

.....
Du vent, du vent, du vent !





II. — MEETING DE GREVISTES

LE SECRÉTAIRE

« Camarades, il faut poursuivre notre grève
Car elle nous conduit vers un succès certain :
Je vous avais promis qu'elle serait très brève,
Et trois mois ont suffi pour gagner le terrain
Que l'on interdisait à notre convoitise.

UN GRÉVISTE

On a donc accepté nos propositions ?
Alors qu'attendons-nous pour fixer la reprise ?

LE SECRÉTAIRE

Pas encore, et d'ailleurs nos délégations
Au bureau du patron n'ont pas été reçues.

UN GRÉVISTE

Vous n'avez vu personne? Alors que savez-vous
Sur l'état du conflit, et vers quelles issues
Nous nous acheminons avec tous nos atouts?

LE SECRÉTAIRE

Camarades, croyez en mon expérience,
Je sens nos employeurs sur le point de céder!

UN GRÉVISTE

Mais on n'a pas parlé!

LE SECRÉTAIRE

Faites-moi confiance :
Mon intuition qui m'a toujours guidé
Me fait voir les patrons à bout de résistance,
Je les amènerai demain sur les genoux...

UN GRÉVISTE

Et s'ils ne veulent pas ?

LE SECRÉTAIRE

C'est la grève à outrance !

UN GRÉVISTE

Mais on ne se voit pas ! Comment donc voulez-vous
Sans la moindre entrevue obtenir quelque chose ?

UN JAUNE

Mi, j'veux aller ouvrir !

DES VOIX

Fainéant ! Rempilé !

LE SECRÉTAIRE

Camarades, il faut qu'à cela je m'oppose...

UN VOISIN

Serre eut' bouque, à t'à l'heur' te vas t'faire étrangler !

LE SECRÉTAIRE

Du calme, mes amis, ce n'est pas à cette heure
Où nous touchons au but, qu'il faut nous affaiblir
Par des divisions de lutte intérieure.
Vous êtes syndiqués, il faut savoir remplir
Vos obligations jusqu'au bout sans faiblesse.
Le Comité de grève est toujours vigilant,
Il ouvre l'œil à tout, il sait où le bât blesse,
Mais ne veut aborder aucun terrain brûlant.
Maintenant, mes amis, nous levons la séance,
Mais avant de sortir, que chacun tour à tour
Veuille bien au guichet verser sa redevance,
Car on n'entrera plus demain sans carte à jour.
Si vous voulez vraiment que le conflit s'achève
Il faut, de bon vouloir, payer auparavant.

DES VOIX

Bien dit ! Ça c'est parler ! Bravo ! Vive la grève ! »

.....

Du vent, du vent, du vent !



III. — ASSEMBLEE D'ACTIONNAIRES

LE RAPPORTEUR

« Messieurs, nos mines d'or sont toujours très prospères.
Nous n'avons pas encor découvert le métal
Malgré l'activité des fouilles qui s'opèrent,
Mais nous sommes certains, c'est le point capital,
D'y parvenir un jour puisqu'on croit qu'il existe.
Sans doute les travaux s'avèrent délicats,
Il faut creuser à vif la roche qui résiste
Et ne cède à l'outil que par petits éclats.
Nous sommes descendus déjà jusqu'à dix mètres.

UN ACTIONNAIRE

Jusqu'où faut-il aller?

LE RAPPORTEUR

Trois cents mètres au plus...
Nous avons embauché six nouveaux contremaîtres,
Leurs concours avisés ne sont point superflus.

UN ACTIONNAIRE

Mais nous avons déjà beaucoup trop de main-d'œuvre,
Et des ingénieurs nombreux pour diriger !

LE PRÉSIDENT

Ces paroles, Messieurs, ne sont qu'une manœuvre,
Griefs sans fondements dont vous voulez charger
Les membres du Conseil. Rapporteur, passez outre !

LE RAPPORTEUR

Je ne perds point mon temps en réfutations,
C'est l'incident connu de la paille et la poutre.
Messieurs, vous savez tout de l'exploitation,

Combien elle remplit nos espoirs légitimes,
Et quelle ardeur conduit la main des travailleurs,
Mais sachez maintenant par quels chiffres s'expriment
Les dépenses de fonds provenant des bailleurs,
Et je vous apprendrai peut-être sans surprise
Que tout le capital se trouve dépensé.

UN ACTIONNAIRE

C'est du vol, simplement !

LE RAPPORTEUR

Messieurs, quelle méprise
A l'instant est la vôtre ! Aviez-vous donc pensé
Que tout l'argent souscrit demeurerait en banque ?
Voyez quels résultats nous avons obtenus
Jusqu'au moment critique où le crédit nous manque :
Nous avons terminé nos bureaux, devenus
Luxueux et princiers comme un vrai ministère,
Puis notre propagande a fait beaucoup de bruit
Parmi la grande presse, et cette surenchère
Conduite savamment porte aujourd'hui son fruit :
Nos titres à présent sont cotés à la bourse.
Ne vous arrêtez pas dans un si bel effort,
Il faut nous procurer encore quelque ressource...

UN ACTIONNAIRE

Etes-vous bien certain qu'on trouvera de l'or?

LE PRÉSIDENT

Voyons, Messieurs, silence!

LE RAPPORTEUR

Il faut, je le rappelle,
Doublé le traitement des administrateurs
Qui doivent vivre aussi dans la crise actuelle,
Puis créer à nouveau des parts de fondateurs.

LE PRÉSIDENT

Messieurs, je mets aux voix l'émission nouvelle :
Vous achetez de l'or en barre en souscrivant,
Car jamais on n'a vu de valeur aussi belle. »

.....

Du vent, du vent, du vent!

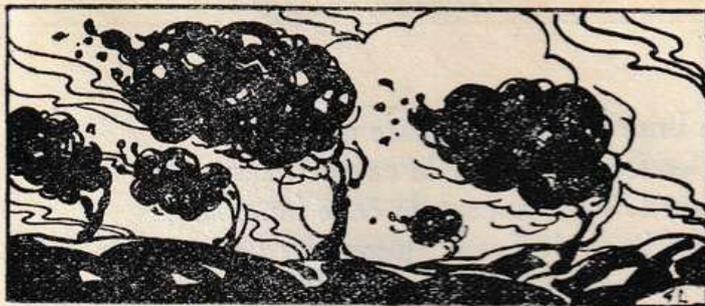


LE VENT SUR LA FLAMME

Lysias accroupi près d'un feu de bois mort
Souffle pour attiser la flamme languissante,
Et la flamme à l'instant jaillit claire et vivante
En un faisceau joyeux qui s'agite et se tord,
Illuminant de feu la rondeur de ses joues,
Mais Cœlita pensive, ayant bien observé,
Naïvement lui dit, quand il eut achevé :
« On dirait que de nous les éléments se jouent :
Quand ton souffle parvient aux braises du foyer
Il avive la flamme, et les tisons rebelles

Jettent en crépitant leurs faisceaux d'étincelles.
Lors, comment expliquer cet effet singulier,
Puisque, le soir venu, pour éteindre ma lampe
Je souffle sur la flamme, et son éclat tremblant
S'évanouit après un sursaut vacillant,
Laisant fumer la mèche en l'huile qui la trempe.
Me diras-tu pourquoi? — Hélas je ne le sais,
Mais ne t'obstine point aux mystères des choses.
Les dieux connaissent seuls les effets et les causes,
Et leur main seule donne infortune ou succès.
Agis au jour le jour sans recherche inutile
Quand mon souffle fait naître, ainsi que naît l'espoir,
Une flamme au foyer, et le tien, chaque soir,
Fait mourir la lueur dans ta lampe d'argile. »





FEUILLES AU VENT

Quand l'automne a jeté la dépouille des bois,
Les gestes de pitié des branches dénudées
Que parent seulement des feuilles attardées,
Ont des frémissements devant les premiers froids.
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Et la brise qui rôde en quête de méfait
Met les feuilles en branle en une danse folle,
Et dans le tournoiement de cette farandole,
Les voici qui s'en vont : jusqu'où? Dieu seul le sait...
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Allez, pauvres débris qui volez entraînés,
Lorsque revient l'automne avec son souffle humide,
Allez ! Tel un rouet où quelque main dévide
L'interminable fil de nos jours gris, tournez,
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Dancez, dancez là-bas dans les bois dépouillés,
Aux chemins forestiers serti par des ornières,
Et le long des sentiers qui mènent aux clairières
Par des couverts ombreux, sur les gazons mouillés !
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Courez dans les jardins, bosquets agonisants
Qui meurent doucement, engourdis de tristesse ,
Sur les vasques de marbre où l'onde qui paresse
S'alanguit en silence au poids des jours pesants !
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Valsez, vous qui tombez de ces arbres chétifs
Sur le bord des trottoirs au long des avenues,
Dans les pâles cités où les façades nues
Limitent le circuit de vos sursauts captifs !
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Quand Novembre attristé ramène la Toussaint,
Allez tourbillonner parmi les cimetières
Sur les tombes en deuil, où cendres et poussières
Rappelant aux passants ce qu'ils seront demain,
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Tantôt vous bruissez en glissant sur le sol
Pour aller dans les coins vous abriter en masse,
Et tantôt dans les airs, comme un oiseau qui passe
Vous planez en silence en un gracieux vol.
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Et quand viendra le gel aux premiers jours d'hiver,
On vous retrouvera toutes emprisonnées
La neige aura scellé, tragiques hyménées,
Sur terre, vos corps faits pour frissonner en l'air.
 Tournez en ronde, feuilles mortes
 Que le vent chasse aux seuils des portes !

Dancez, feuilles d'automne, au caprice du vent,
Virez et culbutez en tournoyante ronde :
Les hommes emportés aux bourrasques du monde,
Tourbillonnent aussi comme vous trop souvent,
 Et les destins qui les emportent
 Les traitent comme feuilles mortes !...





LES ONDES

Depuis le jour où Dieu, d'un geste de ses mains
Avait lancé le vent à travers l'atmosphère,
Le vent n'avait porté dans ses flancs de mystère
Que sa propre musique, au long de ces chemins
Où se précipitait sa course millénaire.

Il n'avait d'autre chant que celui de sa voix,
Dans un gémissement de plaintes angoissées,
Ou dans le gai frisson des feuilles caressées,
Quand par les matins clairs il courait dans les bois.

Mais voici qu'aujourd'hui l'homme, par un prodige
Qui déconcerte et bouleverse la raison,
Enchaîne dans le vent comme en une prison
Des voix, des mots, des chants, qu'il commande et dirige,
Et le vent les transporte au bout de l'horizon.

Et c'est tout un tumulte à l'entour de la terre,
Qui circule, se presse, et s'entrecroise, et court :
La musique s'envole et s'en va sans détour
Porter au loin des sons qui ne peuvent se taire

Ecoutez déferler ainsi qu'un flot montant
Dans l'espace éthéré, toutes ces harmonies,
Vagues cherchant au loin des rives infinies,
Remous berceurs de l'air, ondes où vont flottant
Des mots cachés, lutins, farfadets, ou génies !

Et ces voix cheminant parmi l'obscurité,
Ces rumeurs que contient le fluide invisible,
Comme la flèche vole au centre de la cible,
Cherchent l'antenne, bras tendus pour les capter.

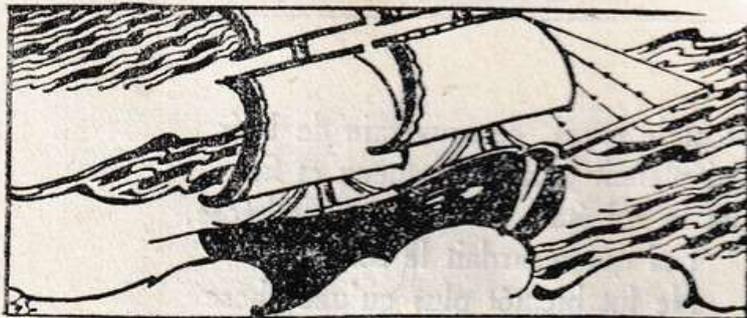
Oh, jeter sa pensée à travers les espaces,
Clamer aux quatre vents le rythme frémissant,
Et songer que là-bas, dans le soir qui descend,
Des hommes à l'affût de ces ondes qui passent,
Les recueillent dans le silence effervescent !

La puissance de l'homme a forcé la mesure
Qui barrait le chemin aux générations,
Et plus rien n'est folie à ses ambitions,
Dans ces derniers secrets livrés par la nature !





Et battait l'air en vain d'une aile fracassée



AU LARGE DANS L'ESPACE
ODE AUX CONQUERANTS DE L'AIR

« Cœlumque ipsum petimus stultitia! »
HORACE, Ode III.

I

Au fond d'un chemin creux, battant en vain de l'aile,
Un aigle se mourait : Accourus pêle-mêle
Des enfants se pressaient et s'acharnaient sur lui,
 Bourreaux dont les désirs s'allument,
 Ils le massacraient à grand bruit,
Et riant aux éclats se partageaient ses plumes.

Et cet aigle royal, ce souverain de l'air,
Lui qui planait jadis majestueux et fier,
Et dont le vol était comme une apothéose,
Lui qui regardait le soleil,
Ne fut bientôt plus qu'une chose
Méprisable et sans nom, un rebut sans pareil !



Alors je me suis pris à songer à l'audace
De nos Conquistadors des plaines de l'espace,
De ceux qui sont partis quelque matin, joyeux,
La fièvre au cœur et l'âme en fête,
Dont le ciel emplissait les yeux,
Enivrés de l'ardeur de leur folle conquête.



Ils sont montés d'un trait vers l'azur infini,
Que dans l'immensité nulle ombre n'a terni,
Et dans l'air lumineux, sur de vibrantes toiles
Ils ont rêvé de conquérir
Jusqu'au domaine des étoiles,
Sûrs de vaincre, oubliant qu'ils pouvaient en mourir !

Légers, regardez-les bondir avec ivresse,
Souriant au danger, de toute leur jeunesse;
Le vent dans leurs cheveux souffle la liberté,
Et les voici, vivant symbole,
Volant vers l'immortalité
Debout dans le soleil qui leur sert d'auréole.

★★

Oh, depuis si longtemps l'homme voulait voler !
Que de fois il suivait d'un regard désolé
Les oiseaux qui planaient d'un glissement rapide,
Et levant les bras vers ce vol
Tendait aussi son cœur avide
Et pleurait de se voir enchaîné sur le sol !

★★

Et voici qu'aujourd'hui, (combien plus téméraire
Et plus audacieux pour s'élever de terre,
Que celui qui sur mer fut le premier marin !)
Il quitte sans peur les rivages,
Le cœur bardé d'un triple airain,
Et s'en va naviguer sur la mer des nuages.

C'en est fait, maintenant l'homme a conquis le ciel,
Et pareil à l'esprit, flotte immatériel
Dans les champs éthérés interdits à sa race,
Tandis que bercé mollement
Parmi les trois sens de l'espace
Il jouit du triomphe et chante éperdument.



II

Montez ! Montez dans la lumière,
Montez beaux avions légers,
Vous n'êtes plus des étrangers
Dans le pays de l'atmosphère,
Mais vous paraissez au contraire,
Quand vous reposez sur le sol,
Comme une nef sur le rivage,
Tant votre élégant fuselage
Ne fut conçu que pour le vol.



Voici qu'escaladant la brume
Vous vous cabrez dans le ciel clair,
Puis vous laissant glisser dans l'air
Vous flottez ainsi qu'une plume,
Telle, sur mer, un peu d'écume
Qui s'éparpille au gré du vent,
Et tandis que l'hélice joue
Vous redressez soudain la proue,
Et vous bondissez en avant !

Dans le calme de l'altitude
Écoutez les moteurs nerveux,
Coursiers secouant leurs cheveux,
Hennir de toute leur voix rude,
Et parmi cette solitude
Où nulle clameur n'a vibré
Depuis l'origine du monde,
Devant ce vacarme qui gronde,
L'écho même fuit apeuré.

★
★

Dans leur désir d'avoir des ailes,
Les Poètes extravagants
Rêvaient de Pégases fringants,
Qu'en des galopades rebelles
Parmi les sphères éternelles
Ils eussent menés d'un seul trait.
Las ! Chimères inaccessibles,
Mais étant choses impossibles
Elles n'avaient que plus d'attrait.

★
★

Maintenant ce n'est plus folie
Que de songer à s'envoler :
L'homme à présent peut sans trembler,
Affranchi du poids qui le lie,
Monter au ciel, nouvel Elie;
Et lorsqu'il vogue dans la nuit
C'est comme une étoile filante
Qui paraît tout à coup tremblante,
Et dans l'obscurité s'enfuit.

Allez, en rondes fantastiques,
Dansez, voltez et culbutez
Par dessus plaines et cités;
En vos merveilleuses tactiques
Déconcertant toutes logiques !
Montez, le jour va se cacher,
Vous verrez le soleil encore
Par delà l'horizon qu'il dore,
Quand pour nous il sera couché !...

III

Hélas, combien de fois le triomphe éphémère
Dans le sang des héros a cherché sa rançon,
Et sans avoir le temps à peine d'un frisson,
Combien sont retombés brutalement sur terre !

Quel atroce retour à la réalité !
Oh ! le déchirement des ailes qui se brisent !
Renoncement brutal aux conquêtes promises,
Où dardait le regard avec avidité !

Et l'horrible fracas de tout ce qui s'abîme
En l'enchevêtrement d'un chaos infernal,
Après avoir plané comme un aigle royal
Par delà le sommet de la plus haute cime !

Vous forcez la pitié, vous nous brisez le cœur,
Pauvres héros tombés naufragés de l'espace,
Qu'on a vus tournoyer de toute votre masse
A l'instant le plus beau de votre élan vainqueur !

Par les nuits d'équinoxe où rôde la tempête,
Quand une barque sombre au large sur la mer,
Le marin, pour lutter aux lueurs de l'éclair,
Aux ultimes efforts, désespéré, s'apprête ;

Et s'il succombe enfin sous le sort courroucé,
Dans le linceuil liquide en une paix profonde
Il va, pauvre noyé glissant au sein de l'onde,
Flotter entre deux eaux mollement balancé;

Et les veuves en deuil qui, les soirs de Toussaint,
Pour les Perdus-en-Mer montent jusqu'au Calvaire,
Savent que l'océan, quand tombe sa colère,
Berce très doucement les noyés dans son sein.

Mais pour vous, point d'espoir d'entreprendre une lutte
Dès l'instant où la mort paraît devant vos yeux,
Météores désemparés au fond des cieux,
Nul effort n'est possible au moment de la chute.

Et sur terre aussitôt c'est une atrocité :
Dans la boue et le sang où la flamme crépite.
On croit apercevoir comme un corps qui s'agite,
Puis plus rien... Et l'on ferme un œil épouvanté.

Votre vie, on le sait, est comme un offertoire,
Et le Poète pleure en vous voyant mourir.
Mais pour un idéal ayant su vous offrir,
Vous vivez désormais dans un nimbe de gloire.

IV

Un seul s'est envolé pour ne plus revenir,
Une seul s'est élancé par delà la barrière
Qui limite le monde et cache l'avenir,
Et dans l'enivrement s'est ouvert la carrière
D'un vol qui ne doit plus finir...

★
★

Celui-là n'est jamais retombé dans la boue,
Il a connu la mort dans le zénith brillant
Aux baisers du soleil lui caressant la joue,
Et lorsqu'il disparut il montait souriant,
Et vers le ciel tendait sa proue.

★
★

Celui-là fut si grand, si valeureux, si fier,
Qu'on n'osa le pleurer quand sa mort fut connue,
Chevalier de l'espace et paladin de l'air,
Esclave du devoir il arpentait la nue,
Celui-là, c'était Guynemer !

★
★

Guynemer ! Nom sacré ! Sur lui toute la France
Avait les yeux fixés, et dans son désarroi,
Lasse d'avoir donné de sa propre substance,
Elle avait mis en lui, dans un acte de foi,
Le meilleur de son espérance.

*
* *

Et lui s'était au ciel éperdument jeté
Pour briser sous son choc les ailes de la guerre,
Puis un jour il partit avec sérénité,
Ainsi qu'un jeune dieu qui s'envole de terre
Sûr de son immortalité.

*
* *

Sa mort illumina l'aube de la victoire
Ainsi qu'un météore enflamme l'horizon,
Et la France a gravé, pour fixer sa mémoire,
Pieusement, ainsi qu'on dit une oraison :
« Disparu dans un ciel de gloire ! »



V

Au fond d'un chemin creux un aigle était tombé,
Et battait l'air en vain d'une aile fracassée :

Des enfants pour lui dérober
Des plumes, le tenaient la tête renversée,
Et riant aux éclats l'accablaient sans pitié,
Le massacrant féroce à coups de pied.

Un bel avion blanc fourvoyé dans la brume
Vient de tomber là-bas auprès d'un petit bois.

Ce n'est plus qu'un débris qui fume :
Un nom demain sera gravé sur une croix,
Puis d'autres reprendront le vol inachevé :
Récolte que le sang des martyrs fait lever.





TABLE DES MATIERES

| | |
|--------------------------------|----|
| A Mistral | 15 |
| Spiritus ubi vult spirat | 17 |
| La chanson du vent | 21 |
| Le vent dans les roseaux | 25 |
| Vent d'hiver | 27 |
| Le siffleur | 31 |

| | |
|---|-----|
| Griserie de vitesse | 33 |
| La chapelle sur la falaise | 39 |
| Le vent dans la voilure | 41 |
| Vision d'Ezéchiel | 43 |
| Au bord des nids | 47 |
| Les moulins | 53 |
| La soufflerie | 57 |
| Les poètes sont gens | 59 |
| Offrandes païennes : I. Les pipeaux | 61 |
| II. Le chaud et le froid | 63 |
| III. La rafale | 65 |
| Seigneur je vous bénis | 67 |
| Vent d'été | 71 |
| La bourrasque | 75 |
| Eul vint | 77 |
| Le décor des nuages | 79 |
| O! qui n'a pas couru | 83 |
| La lampe | 85 |
| La meute | 89 |
| La victoire de Samothrace | 93 |
| Gémissements | 97 |
| Le messager du verbe | 101 |
| L'assaut | 105 |
| La forge | 111 |
| L'orgue | 113 |
| Tempête | 117 |
| Le sifflet dans la nuit | 119 |
| La chanson du vanneur | 121 |
| Les goélands qui planent | 125 |
| Berceuse | 127 |

| | |
|---|-----|
| Le vent libre | 131 |
| Calme plat | 135 |
| Les outres gonflées : I. Réunion électorale | 137 |
| II. Meeting de grévistes | 141 |
| III. Assemblée d'actionnaires .. | 145 |
| Le vent sur la flamme | 149 |
| Feuilles au vent | 151 |
| Les ondes | 155 |
| Au large dans l'espace | 161 |



== IMPRIMÉ ==

POUR LA COLLECTION

“LA CARAVELLE”

— Le Livre et l'Image —

SUR LES PRESSES DE

L'IMPRIMERIE D'ART

“ LE CROQUIS ”

6, RUE BEZOUT, A PARIS.

COLLECTION
DE "LA CARAVELLE" — LE LIVRE ET L'IMAGE
 6, RUE BEZOUT, PARIS (XIV^e)

Collection des 101 (Numérotée)

Paul BAUDIER et VALMY-BAYSSE. — **Sous le Cèdre de Châtillon** 125 »
 Octave CHARPENTIER. — **La Mère aux Chats**. Bois d'A. Margat. 50 »

Prose

Alban ARIBAUD. — **Le Dieu de Pourpre et d'Or**. Prix des Vignes de France..... 20 »
 Louis CHARPENTIER. — **François Villon**. Le personnage..... 8 »
 Octave CHARPENTIER. — **Bercy, cellier du monde** en collab. avec DROUIN. Dessins à la plume de P. Baudier. 160, 95, 40, 25 et 15 »
 Octave CHARPENTIER. — **Mabrouka** (Réédition) illustré..... 12 »
 Fernand PIGNATEL. — **Batailles maçonniques**..... 12 »
 — **La Saint-Glinglin**..... 9 »
 Pierre VALDELIÈVRE. — **La Psychologie du Poète**..... 9 »
 Jane VALRIANT. — **La Randonnée Soudanaise de Suzanne Davenel** (Prix de l'Académie Montaigne 1932)..... 20 »
 Jane VALRIANT. — **Les Sources claires** (Suzanne Davenel en Tunisie).. 12 »

Vers

Pierre AURADON. — **Double Almanach**..... 15 »
 Georges BARRELLE. — **Les Heures mortes**..... 12 »
 C. BAUGUION-CARIOU. — **Poésie**..... 10 »
 Lucien BONNEFOY. — **Au Front l'Âme des Heures**. II..... 12 »
 Jean BUCHEL. — **La Chanson du Velleur de Nuit**..... 15 »
 W. CALMEL. — **Et voici du Soleil, de l'Amour et du Rêve**.... 5 »
 CHARLE-AUVREY. — **Tourbillons**..... 12 »
 — **Passerelles**..... 12 »
 — **Humus**..... 12 »
 Octave CHARPENTIER. — **L'Afrique ardente**..... 10 »
 Japon Impérial, 150 fr. ; Japon, 85 fr. ; Alfa 2 tons, 25 fr.
 Octave CHARPENTIER. — **L'Aurochs dans les Bégonias**..... 12 »
 Geneviève CHOUBAC. — **Sous la Lumière basque**..... 10 »
 André DESCAT. — **Mon vieux Village**..... 12 »
 — **Le vieil Errant**..... 12 »
 Henri GOUTIER. — **Croquis à la Croquis au sel**..... 12 »
 Alice HÉLIODORE. — **Offrande au Génie**. Cour. par l'Ac. fr... 12 »
 Francine KLEIN. — **Œuvre Posthume**..... 12 »
 France LAMBERT. — **Icare**..... 10 »
 DE MEIXMORON DE DOMBASLE. — **Ainsi ma vie**. Cour. par l'Ac. fr. 7 50
 — **J'écris pour toi**. Cour. p. l'Ac. fr. 12 »
 Juana RICHARD-LESCLIDE. — **Le Rosaire d'Amour**..... 12 »
 E. DE SAINT-ETIENNE. — **Les Voix de la Forêt**..... 12 »
 Pierre TOUTON. — **Hôtes et Gardiens**..... 12 »
 Pierre VALDELIÈVRE. — **La Poésie de la Mer**..... 12 »
 — **La Terre**..... 12 »

PORT EN SUS 1.50

IMP. LE GROQUIS, PARIS